56e ANNÉE — JUILLET 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

Société des Études Spirites

(Fondation Allan Kardec)

Le 15 juin plusieurs personnes, rapprochées par leurs convictions et par le devoir de propager la doctrine d'Allan Kardec, développée depuis plus d'un demi-siècle par de fervents disciples et persuadées que les études sur cette matière, pour être faites avec fruit, ont besoin d'un centre sérieux, où viendraient aboutir toutes correspondances et tous renseignements intéressant la doctrine, ont eu la pensée de reconstituer à Paris, sous le titre de : Société des Études Spirites, la Société scientifique fondée par le Maître.

La société a pour principal objet, par l'étude approfondie des questions philosophiques et morales et des phénomènes psychiques, de contribuer pour une large part à toutes les réformes d'intérêt moral, dont la nécessité s'impose.

La société se compose de membres titulaires, d'associés libres et de membres correspondants. Tous les sociétaires se doivent réciproquement bien-

veillance et bons procédés. Ils doivent, en toutes circonstances, mettre le bien général au-dessus des questions personnelles et d'amour-propre.

La société a son siège social provisoire : Groupe Crouzet, 111, rue Notre-Dame des Champs, Paris (6e arr.).

La *Revue spirite* est son organe.

LES MEMBRES FONDATEURS :

MM. Algol (Puvis) — Guibal — H. Rousseau — Mme Crouzet (Fulcran) — M. le Dr Dupouy — P. Leymarie — Chauvet — Bodier — Verrière — G. Levy.

Le Comité de Lecture de la « REVUE SPIRITE » est composé de MEMBRES FONDATEURS ET SOCIÉTAIRES.

La Religion de l'Evolutionnisme

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME DANS L'UNIVERS

La vérité est simple,
L'homme est peu de chose.

CHAPITRE VI

La personnalité humaine et sa réalité objective

La position du débat. — La transposition du problème de l'âme. — L'unité du « moi » et ses conséquences. — Les difficultés du problème. — Confusions traditionnelles. — Le rôle de la psychologie expérimentale.

La complexité de la personnalité. — Conscience et subconscience. — Les perceptions, les sens, le dynamisme de la pensée, les agents inconnus. — L'action de la subconscience. — Les origines de la personnalité humaine : l'animal et l'homme; la marche ascendante vers l'individualité supérieure. — La réalité propre du « moi ».

L'unité de la personnalité. — Les hésitations de la science. — L'attention et l'effort. — L'efficacité différentielle des excitations extérieures. — Le rôle propre du « moi ». — Sa prépondérance. — Le devoir scientifique.

La notion de la personnalité. — L'équivoque vulgaire. — La personnalité et les circonstances extérieures de son développement. — La défiguration des valeurs objectives réelles. — Les responsabilités des dogmatismes. — Les facultés fondamentales de la personnalité. — L'intelligence et la volonté. — Le sentiment du « moi » et ses caractères : Wundt et Mach. — Le dilettan-

tisme des naturalistes : Ostwald. — Le « moi » et le mystère ontologique. — La continuité psychique impersonnelle de Mach. — Le monisme métaphysique. — Le « moi », dans sa réalité vivante, pivot du problème de la destinée.

C'est quand il s'agit de la détermination de la personnalité humaine, de l'existence de notre « moi » et son indépendance vis-à-vis des conditions d'être de la vie actuelle, que l'on voit le mieux combien les discussions et les argumentations anciennes entre matérialistes et spiritualistes ont changé d'aspect. Jadis la lutte se concentrait autour de la revendication d'une âme substantielle, c'est-à-dire impérissable, — simple, c'est-à-dire sans étendue ni division — et autonome, c'est-à-dire libre. Dans ses démonstrations la philosophie traditionnelle constatait d'abord que la nature matérielle ne suffisait pas pour expliquer l'ensemble des fonctions de l'homme et concluait à l'existence en lui d'une seconde réalité concrète, la nature spirituelle. Elle dotait ensuite cette dernière de tous les attributs incompatibles avec le corps.

(*Note faisant suite au chapitre V.*)

Étages ascensionnels de l'évolution tels que les détermine M. Müller Lyeu

Caractères généraux de l'étage	Principe d'unité de l'étage	Qualités de l'étage	Loi de l'étage
VI. *Domination des forces éthiques et naturelles*	Plénitude de la personnalité.	Idéaliste-réel (*Real-idealistisch*)	Morale autonome. Intellect libre.
V. *Vie métaphysique et religieuse de l'âme.*	Personnalité.	Mystique ; idéaliste-transcendant.	Morale transcendante.
IV. *Vie de l'âme dotée de la parole.*	Humanité intelligente.	Vrai, bien, beau.	Logique, morale sociale.
III. *Vie inférieure de l'âme.*	Cerveau individuel.	Rouge, amer, conscient?	Catégories, instincts.
II. *Vie végétative.*	Plante, animal inférieur.	Automoteur.	Adaptation, lutte pour l'existence.
I. *Monde anorganique.*	Atome, molécule, masse.	Hétérogène.	Energie, entropie.
? *Monde de l'éther?*	Sans unité ?	Homogène?	Énergie, entropie ?

Quoi qu'il en soit des détails de ce tableau, assurément fort sagace, M. Müller Lyeu établit avec clarté, d'abord qu'il existe une différenciation dans l'évolution, ensuite que celle-ci comporte trois principes, à savoir :

1° Chaque étage possède ses lois propres ;

2° Les lois des étages supérieurs ne trouvent pas leur application dans les étages inférieurs ;

3° Les lois des étages inférieurs trouvent leur application dans les étages supérieurs (Voir *Phasen der Kultur*, Munich, 1909, et *Sinn des Lebens*, Munich, 1910.

Enfin elle faisait coopérer dans l'homme ces éléments essentiellement hétérogènes en vertu d'un décret insondable de la divinité créatrice, soit dans une union substantielle d'après les scolastiques, soit dans une harmonie préétablie d'après Leibniz. L'introduction de l'action divine directe la dispensait d'établir un lien entre l'âme humaine et l'évolution cosmique. Il lui permettait encore d'abriter derrière le mystère les antinomies flagrantes que cette conception artificielle multipliait comme à plaisir. Cet effort intellectuel, de médiocre envergure, est tout à fait incapable de retenir encore l'attention de ceux que passionne le problème de l'existence et de la destinée. Le débat, une fois de plus, est transporté dans la réalité vivante. Ce n'est plus autour de l'âme scolastique que se livre la bataille : c'est autour du microcosme de la personnalité humaine placé tout entier dans le flux de l'évolution, c'est autour du problème de ses prolongements concevables dans l'en deçà et dans l'au delà.

La philosophie ancienne ne s'est jamais posée dans toute son ampleur le problème primordial dont la solution divise aujourd'hui les esprits. Renfermée dans les horizons étroits du dogmatisme, sans échappées sur l'indéfini de la genèse des mondes et des relations des êtres, indigente à l'excès en fait de constatations positives au sujet de la complexité déconcertante et contradictoire du fonctionnement psychique de l'homme, elle se contentait de démontrer l'unité du « moi » par quelques considérations générales, sans se soucier d'aller au fond des choses ni d'analyser jusque dans leur tréfonds les objections possibles. A la différence des méthodes anciennes, la psychologie expérimentale moderne s'est acharnée à autopsier impitoyablement ce « moi », qui semblait si simple à nos ancêtres. Les résultats de cette autopsie ont été mis en regard de l'ensemble du « devenir » des choses et l'on en est ainsi arrivé à se demander non sans inquiétude : L'unité du « moi » n'est-elle pas une illusion et notre personnalité existe-t-elle bien effectivement?

Voici comment Eucken précise la portée de cette question : « La conception mondiale qui défend l'existence de la personnalité affirme par là même que la vie intellectuelle ne signifie pas un simple appendice de la nature, mais une façon d'être particulière. Elle affirme que la vie intellectuelle ne consiste pas en actes et en facultés isolés, mais inclut une unité qui les dépasse et les contient, et devient ainsi une conscience et une vie individuelles. Elle affirme enfin que la vie individuelle n'est pas un simple réceptacle d'éléments qui y convergent, mais qu'elle constitue un principe d'activité, qu'elle exerce une force transformatrice sur tout ce qu'elle reçoit, qu'elle élève enfin toute l'existence à un niveau supérieur (1). »

Ajoutons que la personnalité, si elle possède une existence propre et indé-

(1) *Geistige Strœmungen der Gegenwart ;* Leipzig, 1909 ; p. 348 et 349.

pendante de la complexité de ses rouages, devient en même temps supérieure à leur dissociation : elle doit survivre à ce qu'il est convenu d'appeler la mort. Nous sommes arrivés ainsi à la clef de voûte des systèmes en présence. Si le « moi » se décompose en des éléments sans cohésion nécessaire et définitive, si la conscience subjective de l'unité est une illusion qui s'évanouit devant l'analyse, il est indifférent que le monde tout entier se résolve en des apparences fugitives et insaisissables. Par contre, si le « moi » triomphe des objections de la psychologie expérimentale, si une entité indestructible apparaît derrière ses transformations et ses éclipses, la cohésion du « cosmos » s'affirme ; le monde « est ».

Le problème ainsi posé doit de toute nécessité être abordé en dehors de toute préoccupation dogmatique, d'esprit de système et de théories préconçues. Aucun ne se présente avec plus d'éléments contradictoires. D'un côté l'existence d'un principe recteur permanent, supérieur à l'ambiance et indépendant d'elle, semble à première vue n'apparaître nulle part avec plus de clarté objective que précisément dans la personnalité humaine. Par contre nulle part ailleurs les constatations positives ne sont plus déconcertantes, ni les objections plus fortes. Aussi sur aucun terrain ne rencontre-t-on plus de Procuste modernes, préoccupés de plier les faits à leurs doctrines personnelles, souvent avec acharnement, quelquefois avec mauvaise foi.

Les écoles dogmatiques anciennes n'ont rien à se reprocher l'une à l'autre au point de vue de la sincérité et du calme scientifiques. Si les obscurités se sont accumulées autour du problème de la personnalité humaine, la faute en est une fois de plus aux abstractions et aux déductions catégoriques du spiritualisme et du matérialisme. Ils se sont entendus pour dénaturer le problème dans une même préoccupation d'absolu. La psychologie religieuse, en identifiant le « moi » avec l'âme spirituelle, s'obstine à démontrer son existence, son unité, sa simplicité et son immortalité par des syllogismes appuyés sur le dogme et la conception dualiste et s'acharne pour le reste à dissimuler que sa solution est incomplète, exsangue et grosse de contradictions qui désorientent la raison (1). Le matérialisme, en prétendant ramener tout à la mécanique des atomes, supprime non seulement la fiction métaphysique d'une âme substantielle et simple, création directe de la divinité, mais

(1) Il est curieux de constater comment la scolastique moderne, obligée de faire droit à certaines constatations inéluctables de la psychologie expérimentale, cherche à maintenir le dualisme dogmatique en opposant dans l'homme l'*individualité* à la *personnalité*. « L'homme ne sera vraiment une *personne*, un *per se subsistens* et un *per se operans* que dans la mesure où la vie de la raison et de la liberté dominera en lui celle des sens et des passions; sans cela, il demeurera comme l'animal un individu... incapable de se diriger lui-même. L'individualité vient du corps. Par notre individualité nous sommes essentiellement dépendants de tel milieu, de tel élément, de telle hérédité, grecs, latins ou saxons. Le Christ était juif. La *personnalité* vient de l'âme; c'est même la substance de l'âme indépendam-

encore la personnalité humaine comme entité indépendante de ses manifestations temporaires, et de ce fait nous rejette dans le chaos ontologique, logique et éthique. Les deux à l'envi accentuent leur opposition dogmatique, la première en se faisant le champion du libre arbitre complet de l'homme et de sa responsabilité intégrale pour les actes qu'il pose, le second en proclamant sa dépendance entière des circonstances extérieures et en lui déniant toute autonomie. Pour corroborer ces conceptions nettement aprioriques, ils ne se font faute ni l'un ni l'autre de forcer les interprétations des phénomènes objectifs.

Le devoir scientifique et philosophique est de se placer sans réticences sur le terrain des faits. Il s'agit de préciser d'abord la notion et la signification exacte des manifestations de l'activité humaine. C'est dire qu'il appartient à la psychologie expérimentale et à la psychologie expérimentale seule de dégager les abords du problème de la personnalité. Aucune de ses constatations objectives ne peut être passée sous silence, travestie ou niée, quel que soit le trouble qui puisse être jeté dans les théories. Il importe de la suivre dans ses recherches les plus subtiles en se disant que rien n'est évident *a priori*, et qu'il est même dangereux de commencer l'examen de la personnalité humaine en cherchant à établir d'abord un accord sur le terme. Le concept de la personnalité doit se dégager de l'analyse de celle-ci et une définition verbale préalable sera toujours entachée d'équivoque.

Les constatations de la psychologie expérimentale au sujet du fonctionnement de l'activité humaine peuvent se répartir en trois catégories. Sous la première se rangent les faits qui démontrent la complexité de ce fonctionnement ; la seconde comprend les éléments qui indiquent sous la convergence des manifestations un principe coordinateur et recteur indépendant ; la troisième enfin synthétise les résultats de l'analyse de ce principe. De leur ensemble seul peut se dégager la notion nette de ce qu'il faut entendre par la personnalité humaine.

ment du corps », dit le Fr. Garrigou, des Frères Prêcheurs, dans sa remarquable étude : *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques*. (Paris, Gabriel Beauchesne et Cie, éditeurs, 1909, pp. 165 et 166.)

La scolastique ancienne se contentait de définir la personnalité : *suppositam intelligens*, le terme *suppositum* étant l'équivalent de *substantia singularis vivens*. Saint Thomas dit que *personæ non solum aguntur sed per se agunt*. (*Summa theol.* I.) Leibnitz voit l'essence de la personnalité dans la conscience de son identité à travers l'existence. Kant enfin ajoute à l'idée de conscience celle d'autonomie et de responsabilité. La personnalité, chez lui, signifie « la liberté et l'indépendance vis-à-vis du mécanisme de toute la nature », la qualité « qui élève l'homme au-dessus du monde des sens, le rattache à un ordre de choses que seule la raison peut penser et domine ainsi, en même temps que le monde des sens, l'existence déterminable empiriquement de l'homme dans le temps et l'ensemble des causes finales. » (*Critique de la Raison Pratique*, V.)

*
* *

C'est en mettant en lumière sa complexité que la psychologie expérimentale a déterminé la transposition radicale du problème de la personnalité humaine. Elle a montré avec une clarté définitive que les impressions des perceptions extérieures et les réactions subjectives de celles-ci sont d'une multiplicité, d'une subtilité et surtout d'une force propre inconciliables avec la notion simpliste et nette de la conscience et de l'autonomie que la psychologie ancienne supposait à l'homme. Le rôle de la conscience vive et de la liberté réfléchie s'est trouvé réduit à des proportions presque infimes pour la généralité de nos actes, tandis que le domaine de l'activité instinctive et semi-consciente s'élargissait en raison inverse. L'influence prépondérante des idées reçues et des dispositions acquises a été démontrée jusque dans les manifestations les plus hautes de l'intellectualité et de la volonté. Ce fut le premier pas. La psychologie expérimentale en fit un second. En classifiant les manifestations psychiques, en analysant leur genèse, en poursuivant leurs ramifications, en essayant de retracer les étapes de leur évolution, elle révéla dans l'homme des fonctions tellement contradictoires dans la variété de leurs aspects, que l'on a pu parler de la décomposition de la personnalité en ses éléments constitutifs et de sa structure « coloniale ».

Retraçons brièvement les grandes lignes de cette transposition du plus important des problèmes psychologiques.

Le fonctionnement de la conscience que nous avons de nos perceptions a été comparé assez exactement à celui d'une lentille. Nous ne nous rendons compte clairement que des faits extérieurs qui se présentent au foyer de cette lentille, c'est-à-dire de ceux qui entrent dans ce qu'on peut appeler la conscience vive. Ce serait toutefois une erreur de croire que les perceptions de la conscience vive seules déterminent des effets dont la psychologie doive tenir compte. La lentille est impressionnée tout entière mais diversement. Du foyer jusqu'au périmètre il se produit des dégradations de plus en plus fortes dans les perceptions. Autour du fait principal perçu avec clarté, la conscience note plus ou moins confusément ce qui l'entoure. L'on a pu dire ainsi qu'autour de la conscience vive se groupent une infinité de consciences marginales graduellement moins claires, moins précises et moins sensibles. Leurs perceptions finissent par être tellement fugitives et vagues qu'elles se produisent pratiquement parlant à notre insu.

Le procès de dégradation ne s'arrête pas là. Les perceptions, les idées et les sentiments qui sont au foyer de la conscience vive n'y restent pas. D'autres les remplacent et relèguent les premiers du domaine de la conscience actuelle dans celui de la mémoire. La dégradation les guette encore à cette étape. Vive, facile et prompte au début, la mémoire ne tarde pas à s'estom-

per et à faiblir. A mesure que le temps s'écoule, nous éprouvons des difficultés de plus en plus grandes pour nous rappeler nos impressions et pour nous retrouver dans le fouillis des connaissances accumulées. Bientôt il nous faut un guide et un peu plus tard, si des circonstances extérieures et des excitations nouvelles ne viennent pas réveiller les souvenirs anciens, ceux-ci restent ensevelis dans ce que la psychologie moderne appelle la « subconscience ».

Rien n'empêche d'élargir la notion de la subconscience en élargissant la notion de la perception extérieure. Nous ne sommes pas seulement des appareils enregistreurs plus sensibles que nous ne nous le sommes imaginé jusqu'ici ; nous sommes encore des appareils enregistreurs bien plus vastes. Malgré tous les progrès de la science, aujourd'hui encore nous ne savons qu'imparfaitement tout ce qui nous impressionne. Ni l'antique classification des sensations en cinq groupes, ni leur distinction plus moderne suivant des excitations homologues et hétérologues, objectives et subjectives, ni l'admission de nouveaux sens comme le sens statique ou la subdivision du sens tactile, n'embrassent l'ensemble des phénomènes qui agissent sur nous. La psychiâtrie se voit obligée notamment de reconnaître à la pensée non exprimée un dynamisme proprement dit, une efficacité et une action directe plus ou moins confuse sur l'être intellectuel qui en est l'objet. Cette action détermine la transmission de sensations vagues et d'intuitions sans l'intermédiaire des sens, et il semble qu'elle puisse aller jusqu'à communiquer des idées précises et des expressions concrètes.

Ces actions et ces réactions indépendantes de l'intermédiaire des sens ne sont pas des faits anormaux et exceptionnels : ils font partie de la vie quotidienne d'un chacun tout comme les faits subconscients. C'est tout un monde de sensations et de phénomènes considérés jusqu'ici comme mystérieux que l'observation fait rentrer ainsi dans l'activité psychique régulière. Ces sensations et ces phénomènes s'échelonnent depuis les impressions vagues de sympathie ou d'antipathie jusqu'aux télesthésies les plus surprenantes et depuis les manifestations usuelles de l'ascendant d'une personne sur d'autres aux dominations brutales qui déterminent certains des états improprement appelés hypnotiques. Les faits, qui relèvent de cet ordre d'idées, ne paraissent anormaux que du moment qu'ils revêtent une certaine intensité. La disposition fondamentale existe chez tous ; elle varie simplement d'ampleur et de force suivant les individus. Du moment que son action ne détermine pas de ruptures d'équilibre évidentes, elle passe inaperçue, mais cela n'empêche que son action ne soit réelle, continue et générale. Elle contribue à constituer l'ambiance d'un chacun et détermine à son tour des états subconscients, dont la puissance virtuelle ne le cède en rien à celle que produisent les perceptions directes des sens.

La science naturaliste aime arrêter ici ses constatations. Néanmoins, il est incontestable que l'analyse rigoureuse de cette ambiance et la mise en ligne de compte de tous les éléments affectifs, proches ou éloignés, qui peuvent nous influencer inconsciemment, laissent parfois des lacunes impossibles à combler dans l'explication de nos états d'âme, de nos dispositions et de nos sentiments. Plus l'être est sensible, plus ces lacunes seront fréquentes et vastes. Certains phénomènes psychiâtriques ouvrent des horizons infinis et redoutables : ils font entrevoir pour le moins la possibilité d'agents extérieurs insoupçonnés. Le penseur sincère ne peut en aucune façon se contenter de les réunir sous quelques étiquettes plus ou moins impressionnantes ni se borner à les étudier dans leurs manifestations extérieures. Il faut aller à leur source, retracer leur genèse et essayer de pénétrer leur nature vraie. Or, dès qu'on entre dans cette voie, la seule qui soit admissible, l'on s'aperçoit rapidement que bien des éléments, qui entrent dans ce qu'il est convenu d'appeler « télépathies », « hallucinations », « phénomènes de l'état second », etc., échappent aux classifications naturalistes et obligent l'observateur à mettre en ligne de compte au moins la possibilité d'influences intelligentes, extérieures ou supérieures à l'humanité visible.

Quoi qu'il en soit provisoirement de ce dernier point, les constatations, auxquelles donne lieu l'analyse de notre fonctionnement psychique, doivent se résumer comme suit. D'abord nos convictions concrètes et nos tendances intellectuelles sont formées presque à notre insu. Ensuite la subconscience, cet acquis de faits, de connaissances et de sentiments qui sont descendus peu à peu dans les profondeurs de notre être, tend constamment à redevenir et redevient agissante en proportion d'excitations extérieures aptes à la réveiller. Nos emportements, nos enthousiasmes et nos colères, le jeu si multiple de nos antipathies et de nos sympathies, n'ont pas d'autre origine. Enfin l'action de la subconscience est continue et bien souvent souveraine, même dans les sphères intellectuelles supérieures. Nous la dominons d'autant moins, nous sommes d'autant moins aptes à réagir contre son impulsion obscure, que nous la connaissons moins et que nous nous donnons moins de peine pour l'analyser. Toute notre vie courante est là.

Ajoutons que l'intensité possible de l'action subconsciente est effrayante Quand surgissent des circonstances anormales, quand des états pathologiques se forment, les réveils prendront des allures d'explosion. Ils submergeront toute réflexion, toute volonté, toute conscience actuelles, en produisant parallèlement les phénomènes les plus étranges de résurrection de souvenirs et d'aptitudes. Ce sont eux surtout qui nous montrent ainsi la personnalité humaine comme bien faible et bien précaire. Nous aurons à y revenir quand il s'agira de défendre notre théorie de l'ascension évolutive de la personnalité humaine contre les équivoques et les confusions psychiâtriques.

Déjà, quand il s'agit de déterminer la nature de la personnalité humaine d'après le fonctionnement de la conscience et d'attribuer aux multiples facteurs, qui interviennent dans sa détermination progressive, leur valeur et leur caractère exacts, la divergence entre la psychologie métaphysique et la méthode naturaliste apparaît comme nette et entière. « De part et d'autre la langue est si différente et les procédés si opposés, qu'on ne peut plus s'entendre (1). » La psychologie expérimentale élargit encore le fossé qui la sépare des spéculations anciennes, en prétendant examiner la personnalité humaine dans son ascendance, au même titre que la biologie étudie l'évolution des formes matérielles. Elle refuse de se contenter de l'hypothèse commode qui attribue une origine directement surnaturelle à l'âme et dispense la pensée humaine de rechercher ses traces dans le passé. Elle estime que la fantaisie d'un créateur anthropomorphe trouve moins de place ici qu'à tout autre étage de l'évolution des êtres et que, s'il est un problème qui doit se poser dans l'immensité des perspectives ouvertes par l'évolutionnisme intégral, c'est bien le problème humain. Et à bon droit ! La différenciation spécifique des étapes ne supprime pas l'ascendance. S'il est impossible de faire rentrer l'humanité dans les normes des étapes inférieures, comme nous l'avons indiqué plus haut, si elle comporte des éléments qui lui assignent un caractère propre au faîte des évolutions dont la compréhension nous est accessible, en revanche son apparition n'interrompt pas l'harmonie de l'évolution des mondes. L'humanité qui en constitue l'épanouissement doit plonger, par toutes ses racines, dans les évolutions antérieures. C'est dire qu'il faut compléter l'œuvre de Darwin et rattacher le présent au passé dans le domaine psychique comme on l'a fait dans le domaine physique. Ainsi seulement peut surgir une conception du monde, dont les assises soient solides et qui fasse droit à toute l'ampleur constatée, entrevue, ou simplement possible de la réalité.

A moins de vouloir bâtir sur le sable mouvant des abstractions, la psychologie doit remonter aux origines. L'animal fait comprendre l'homme. Notre structure corporelle et notre vie végétative synthétisent d'une façon saisissante les lois, les réactions et les tendances des règnes inférieurs de la nature. De même notre activité psychique résume avec clarté le fonctionnement affectif et impulsif de l'étape dont, à tous les points de vue visibles, l'homme est l'évident et incontestable aboutissement. « Les découvertes des naturalistes, dit excellemment Th. Ribot, sont de la plus haute importance pour la psychologie. Grâce à elles, le problème de la personnalité se transforme : c'est par en bas qu'il doit être étudié et on est conduit à se demander si la

(1) Th. Ribot. *Les Maladies de la Personnalité*. Paris, Alcan, 1908, 14e édition, p. 2.

personne humaine n'est pas, elle aussi, un « tout de coalition » dont l'extrême complexité nous dérobe les origines et dont les origines seraient impénétrables, si l'existence de formes élémentaires ne jetait quelque jour sur le mécanisme de cette fusion. C'est le seul point de vue que puisse adopter la science dégagée de préoccupations dogmatiques : il s'impose pour l'étude du développement et de l'affirmation de l' « individuation », comme il s'impose pour l'étude des ramifications et des efflorescences de la vie. »

Nous ne pouvons faire mieux que d'emprunter à l'éminent professeur du Collège de France son esquisse de « la marche ascendante vers l'individualité supérieure ». Cette esquisse n'est pas et ne prétend pas être définitive. « Les divers types de l'individualité psychique dans l'échelle animale, déclare explicitement Th. Ribot, ne pourraient être décrits et fixés que par un zoologiste psychologue et à travers beaucoup de tâtonnements et de conjectures. Aussi ne s'agit-il... que de faire voir que la marche ascendante vers l'individualité supérieure se résume en une complexité et une coordination croissantes. »

« A propos de la matière vivante et homogène, on a parlé de rudiments de « conscience », de volonté obscure, se déterminant sous l'action de stimulations extérieures et de vagues besoins. On peut employer ce terme faute de mieux, mais à condition de ne pas oublier qu'il n'a pour nous aucune signification précise. Dans une masse homogène, où les propriétés vitales essentielles (nutrition, génération) sont à l'état indistinct, le seul et bien humble représentant de l'activité psychique est cette irritabilité commune à tous les êtres vivants, qui deviendra plus tard, au cours de l'évolution, sensibilité générale, spéciale et le reste. La première étape vers une individualité plus haute consiste dans une association d'individus à peu près complètement indépendants les uns des autres... C'est le cas des éponges, des colonies de polypes hydraires, polypes coralliaires, de bryozoaires et de quelques colonies d'ascidées... La naissance d'une individualité et d'une conscience coloniale marque un grand pas vers la coordination. Formée d'individualités élémentaires, la colonie tend à se transformer en une individualité d'un ordre supérieur, en qui une division du travail s'est produite. Dans les colonies d'hydractinies, on rencontre des individus nourriciers, reproducteurs, d'autres sexués, d'autres qui palpent ou saisissent la proie (au total sept)... Pour l'homme chez qui la centralisation est poussée à un si haut degré, il est bien difficile d'avoir une représentation un peu nette de ce mode d'existence psychique où coexistent des individualités partielles et une individualité collective... Prenant la question objectivement et par l'extérieur, qui nous est seul accessible, nous voyons que cette conscience coloniale, si intermittente, si faiblement coordonnée qu'elle puisse être à l'origine, marque un moment capital dans l'évolution. Elle est le germe des individualités supérieures de

la personnalité. Elle passera peu à peu au premier rang, confisquant à son profit toutes les individualités particulières... »

« Le développement du système nerveux, le coordinateur par excellence, est le signe visible d'un progrès vers une individualité plus complète et plus harmonieuse. Mais cette centralisation ne s'établit pas d'emblée (annélides, sunices, colonies linéaires)... Pour les animaux supérieurs, il est inutile d'insister. L'individualité, au sens courant du mot, est constituée ; le cerveau, de plus en plus prépondérant, le représente (1). »

Si l'on ne peut que s'incliner devant cette méthode et les indications qu'elle fournit, la conclusion qu'en tire Th. Ribot n'en appelle pas moins des distinctions et des réserves formelles. Cette conclusion la voici : « C'est l'organisme et le cerveau, sa représentation suprême qui est la personnalité réelle, contenant en lui les restes de tout ce que nous avons été et les possibilités de tout ce que nous serons... Ce qui en émerge jusqu'à la conscience est peu au prix de ce qui reste enseveli quoique agissant. La personnalité consciente n'est jamais qu'une faible partie de la personnalité physique... L'unité du « moi » n'est donc pas celle de l'entité une des spiritualistes qui s'éparpille en phénomènes multiples, mais la coordination d'un certain nombre d'états sans cesse renaissants, ayant pour seul point d'appui le sentiment vague de notre corps. Cette unité ne va pas de haut en bas, mais de bas en haut. Elle n'est pas un point initial mais un point terminal (2). »

Cette conclusion, fort impressionnante dans sa conclusion synoptique, est excessive et conduit à des équivoques graves. Sans aucun doute l'on peut et l'on doit même considérer l'organisme et le cerveau comme l' « expression » de la personnalité et comme sa manifestation intégrale visible. Ils doivent recéler les traces adéquates de tout ce qui constitue le microcosme humain. Mais affirmer qu'ils « sont » la personnalité, c'est laisser entendre que celle-ci se confond avec son expression actuelle et qu'un autre mode d'existence lui est interdit. C'est évoquer le paralogisme matérialiste et phénoménaliste vulgaire que nous n'avons plus à relever. — Ensuite faire du « sentiment vague de notre corps » le seul point d'appui du sentiment de l'unité du « moi », c'est méconnaître que la sensation du corps s'ajoute simplement à la sensation du « moi ». Celle-ci n'en dépend pas et n'en a même pas besoin comme point d'appui. Enfin, il nous reste à établir que la conclusion de M. Th. Ribot passe outre à l'essence de la sensation du « moi ». Il faut voir en celle-ci le fait culminant de la personnalité humaine et la caractéristique irréductible de notre étape d'évolution. C'est la valeur nou-

(1) Th. Ribot. *Les Maladies de la Personnalité*, 14e édition, p. 155 à 158.
(2) *Les Maladies de la Personnalité*, p. 170 et 171.

velle dans l'ascension des êtres, qui ne s'identifie pas avec la simple coordination nouvelle des réalités antérieures. En d'autres termes, le « moi » humain apparaît au faîte des forces, qui œuvrèrent dans l'élaboration des mondes, comme un point terminal, mais également il s'affirme avec une réalité propre et forme ainsi le point initial d'une étape nouvelle. Tout ne fut pas erreur dans la conception spirituelle ancienne et son entité « une » en elle-même résiste, comme nous allons essayer de le faire voir, à l'analyse la plus sagace de la psychologie moderne.

***

L'opinion d'un Ribot est typique pour une partie assez considérable de la science contemporaine. Quoique fort éloignée des concepts étroits et brutaux du matérialisme, elle reste embarrassée devant la personnalité humaine. Ce ne sont pas les préoccupations scientifiques directes qui influent le plus sur cette disposition. Sans doute les raisons d'observation ne manquent pas pour hésiter de reconnaître catégoriquement à la personnalité humaine une unité véritable, synonyme d'une existence propre, indépendante des manifestations extérieures et supérieures aux conditions d'existence de la vie visible. La psychiâtrie n'a que l'embarras du choix pour aligner les phénomènes les plus étranges où le « moi » semble fluer, se modifier et disparaître. Ses constatations tendent à confirmer l'opinion à laquelle aboutit l'analyse des vestiges du passé, à savoir qu'il n'existe en nous que la simple « unité de coordination ». Il est à penser toutefois que le sentiment imprescriptible du « moi » reprendrait assez facilement le dessus sur cette conception et ferait bon marché des objections psychiâtriques, n'était notre mentalité générale. Celle-ci éprouve une difficulté quasi insurmontable à introduire la personnalité dans le cycle évolutif. Elle ne lui voit ni origine, ni persistance possibles, une fois que l'on s'est décidé à considérer comme inadmissibles et incohérentes les affirmations dogmatiques au sujet de sa création directe par Dieu à la naissance et de son immortalité immuable après la mort. La tentation de supprimer la personnalité humaine, pour ne plus avoir à s'en occuper, est donc très grande. Une forte discipline philosophique permet généralement d'y résister parce que, du moment qu'on y cède, il devient impossible de s'arrêter. Une logique impitoyable conduit en ce cas au paralogisme intégral, qui nie toute action immanente et substitue en fin de compte la fantasmagorie décevante et mortelle du phénoménalisme à la conception vivante et féconde d'une ascension indéfinie des êtres. Par contre la propension naturaliste détermine facilement la négation bruyante et agressive de la personnalité. Non seulement les écoles d'Ostwad et de Mach refusent à

l'homme le droit de dire « cogito » je pense — d'après eux il faudrait « cogitat », « il pense », comme on dit « il pleut », « il tonne » — mais encore eux et leurs disciples n'ont pas assez d'ironie pour la faiblesse intellectuelle de ceux qu'ils appellent les fétichistes du « moi ».

Cette rhétorique n'a pas le droit de nous arrêter. Il faut aller plus loin. D'ailleurs la psychologie expérimentale elle-même nous invite à d'autres constatations non moins formelles, non moins significatives que celles qui visent la complexité de la personnalité. Ces constatations doivent entrer à titre égal dans la synthèse à faire sous peine d'enlever toute valeur à celle-ci.

Ainsi il est vain de vouloir nier ou travestir par des arguties la signification formelle de constatations aussi claires et aussi simples, que celles qui nous montrent l'homme opérant une sélection parmi les perceptions, qui lui viennent de l'extérieur. Le phénomène de l'attention est subjectif : il ne doit rien au monde qui nous entoure. Pour peu qu'on veuille l'analyser et suivre son action, plus ou moins consciente, plus ou moins énergique, au milieu des objets qui le sollicitent, l'on s'apercevra immédiatement que nous nous trouvons en présence d'un principe indépendant, d'une autonomie non pas complète, non pas constante, mais indéniable. Il existe une unité d'action fondamentale sous la dispersion des efforts et la variabilité des résultats. Même aux échelons les plus bas de l'intellectualité nous voyons l'homme recueillir des images déterminées et en négliger d'autres sous l'empire d'une préoccupation intérieure et grâce à une faculté centrale irréductible à la multiplicité des phénomènes. Cette faculté se développe à mesure que l'homme s'élève. Elle arrive à dominer non seulement les excitations extérieures, mais encore les plus fortes répercussions de celles-ci sur les instincts ataviques Grâce à elle l'artiste ne verra dans le plus désolant des spectacles que la lueur fugitive de beauté et de grandeur qui doit l'inspirer. Pour le héros elle dompte le bruit des batailles et, en lui montrant dans le péril le but à atteindre, elle supprimera jusqu'à la sensation d'inquiétude. Dans l'effondrement d'un monde elle permettra au savant de contempler et d'analyser la seule réaction souvent infime qui l'intéresse.

L'effort moral nous montre, peut-être plus clairement encore que l'effort intellectuel, l'autonomie fondamentale de l'homme et son indépendance essentielle vis-à-vis des circonstances extérieures. Il importe peu que cette indépendance soit embryonnaire et incapable de s'imposer souverainement soit aux influences du dehors soit au réveil des instincts. Il importe peu que l'effort moral soit intermittent et faible. Il importe peu dans quel but il se produit ou qu'il s'égare : la possibilité de vouloir et d'agir existe au moins dans le sens de l'intensité. Il faut accorder au naturalisme que cette possibilité a été dénaturée et exagérée par tous les dogmatismes religieux, dont les prétentions absolues, les concepts rigides et les sanctions immuables ne

peuvent se passer de la théorie du libre arbitre intégral de l'homme. C'est là un problème spécial sur lequel nous aurons à revenir quand il s'agira de préciser les notions morales de l'évolutionnisme. Pour le moment, il suffit de constater l'existence sinon d'une faculté d'orientation absolue et dominatrice de l'ambiance, au moins d'une faculté de décision qui permet à l'homme de vouloir avec plus ou moins d'énergie et de ténacité.

La réalité propre d'une personnalité réceptive nettement caractérisée et son indépendance essentielle vis-à-vis des perceptions des sens résultent encore de la diversité avec laquelle agissent sur nous les influences extérieures. L'on constate facilement que l'action intime de celles-ci, loin d'être proportionnelle à l'excitation proprement dite des sens, est d'autant plus claire et plus durable que cette excitation est moindre. C'est ainsi que les enseignements, les idées et les sentiments, qui nous sont communiqués par des tiers, ont une influence autrement efficace sur le développement de la personnalité que le témoignage direct des sens, soit qu'il s'agisse de compléter ses connaissances et d'étendre son horizon intellectuel, soit qu'il s'agisse d'affiner et de tremper sa volonté. La raison en est que les idées et les sentiments, qui nous sont communiqués, constituent des groupes de faits reliés dans un ordre logique. La plus grande intensité de leur action provient précisément de cet ordre logique, qui est indépendant des faits isolés aussi bien que de l'action des sens. Il doit donc trouver nécessairement, pour pouvoir agir, des dispositions particulières au sein de la personnalité, dispositions qui appartiennent en propre à celle-ci et s'ajoutent à la réalité subjective propre de la faculté d'attention.

De ces deux constatations, — la nature de l'attention et l'efficacité différentielle des excitations extérieures, — une troisième surgit spontanément et celle-ci est décisive dans la conception évolutionniste de l'univers. L'intensité et la valeur du résultat intellectuel et moral de l'activité psychique est en proportion non pas de l'intensité et de la valeur que possède l'agent extérieur, mais de la puissance acquise du sujet. C'est dire qu'elles dépendent de la personnalité elle-même, de l'envergure et de l'acuité de son intelligence, de la délicatesse et de la profondeur de sa sensibilité, de la droiture et de la force de sa volonté, en d'autres termes elles sont proportionnelles à la valeur du « moi », dont ainsi s'affirme non seulement l'existence mais encore la différenciation avec les individus de même espèce.

L'on devrait presque se reprocher d'insister sur un fait aussi évident, si les adversaires de la personnalité n'avaient entassé, pour en dissimuler la signification, des arguties extraordinaires, arguties qui s'élèvent jusqu'à des hauteurs spinoziennes chez des penseurs d'élite comme Mach. Qu'on se rappelle sa théorie des contenus de conscience impersonnels, de valeurs éthiques qui persistent après la dissolution de l'individu, qui les a thésaurisées !

Nous avons déjà essayé de suivre le grand Autrichien dans ses ascensions quelquefois vertigineuses et nous devrons l'essayer encore. Mais pour le moment il s'agit du terre à terre de l'observation positive. Et alors que constate-t-on ? Les intelligences inférieures ou moins développées ont besoin de laisser agir les sens et fonctionner les organes beaucoup plus longuement et avec beaucoup plus de fatigue que les intelligences supérieures, sans d'ailleurs pouvoir ambitionner les mêmes résultats. Le phénomène qui frappera au plus haut point le savant, qui le lancera dans les réflexions les plus subtiles et les plus complexes, passera complètement inaperçu pour l'intellectualité vulgaire. Un enseignement quelconque sera compris, non seulement avec des nuances infinies qualificatives, mais avec des différences quantitatives énormes suivant qu'il s'adresse à des esprits préparés et forts ou non. Enfin partout et toujours la nécessité du rôle des sens et des organes apparaît très clairement comme en raison inverse de la perfection et de la puissance du principe centralisateur. L'excitation extérieure tend vers un minimum, l'action subjective vers un maximum : en d'autres termes, l'indépendance de celle-ci et son essentielle unité au milieu des sensations directes et des réflexes de la subconscience s'affirme avec une netteté toujours plus lumineuse à mesure que l'homme s'élève davantage.

Faut-il en appeler ici à tous ceux dont le vol d'aigle s'élève au-dessus des réalités matérielles qui bornent l'horizon de l'intellectualité fruste ? C'est la solitude que recherchent le penseur, le poète, l'artiste. C'est sur lui-même qu'il se replie quand il veut faire jaillir l'œuvre qui sera pour la pensée humaine l'occasion de nouveaux essors. Sans doute il y a ce qu'il est convenu d'appeler l'inspiration, dont l'origine et la nature restent souvent mystérieuses, mais cette inspiration n'est féconde que par son contact avec la personnalité et sa fécondité est proportionnelle à l'acquis subjectif de celle-ci, à son énergie immanente et à sa liberté d'expansion. En tous cas il lui faut la suppression de toute excitation venant du dehors. C'est ce que Gabriele d'Annunzio exprime magnifiquement en disant que durant la nuit les dieux descendent. C'est ce que le « Santo » de Fogazzaro dit avec la simplicité du sublime, avec une vision intégrale de valeur fugitive des apparences extérieures, en murmurant sur son lit de mort : « Lux mea nox ». Poésie ! dira-t-on. Non pas. Le saint et le poète ont eu là l'intuition la plus haute et la plus vraie de la réalité de l'intellectualité humaine, de cette intellectualité que l'on cherchera toujours en vain dans les cornues et sous le scalpel et qu'on ne réduira jamais à un jeu d'énergies extérieures.

Relevons, en passant, l'équivoque de l'adage : *Nil in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.* Le phénoménalisme, l'énergétisme et le matérialisme ont repris celui-ci à la scolastique, non par une simple coïncidence, mais parce que toutes ces écoles communient dans une même hostilité de principe

vis-à-vis de la causalité évolutive générale et immanente, les premières parce qu'elles se refusent à voir quelque chose derrière les contingences, la seconde parce que l'âme, introduite dans le cosmos par un acte créateur spécial de la divinité, doit être pour elle une page blanche. Sans entrer dans une discussion détaillée de l'équivoque, bornons-nous à observer que, du moment que le rôle subjectif de la personnalité est reconnu comme prépondérant dans l'évolution individuelle, il faut le reconnaître comme essentiel et primaire, tandis que le rôle des excitations extérieures est contingent et secondaire. La personnalité est antérieure à l'expérience. L'observation confirme cette conclusion en constatant que l'intuition subjective est antérieure à l'analyse objective et à la compréhension. Le sentiment précède la science (1).

En somme, parce qu'elle a montré la personnalité humaine plus composite, plus mystérieuse et plus troublante, la psychologie expérimentale n'a pas acquis le droit de l'éliminer. Elle a ouvert de nouvelles voies à la réflexion, en écartant des formules sans vie et sans sève, en se penchant sur la réalité vivante et en essayant de l'analyser. Mais elle doit se résoudre à reconnaître que, tout en soulevant ainsi des problèmes insoupçonnés jadis, elle n'a pas détruit l' « unité synthétique d'aperception », l'unité fondamentale du « moi ». Cette unité aura toujours pour elle le triomphant témoignage de tout ce que nous sommes et de tout ce qui nous entoure, du moins si l'on fait abstraction de cas pathologiques et des « éclipses de la personnalité » dont il faudra essayer de dire la signification dans toute l'envergure des horizons ouverts par les phénomènes du sommeil, de la folie et de la mort. En attendant, l'analyse du fonctionnement normal de l'activité psychique dans la vie courante a démontré sans doute que la documentation scientifique de la psychologie ancienne est pauvre ; mais elle a fait ressortir également que rien, dans la documentation de la psychologie moderne, ne réfute ni n'ébrèche la constatation de Reid : « Quel que soit ce moi, il est quelque chose qui pense, qui réfléchit, qui résout, agit et souffre. Je ne suis ni pen-

(1) L'équivoque scolastique devient un postulat d'une fausseté évidente dans l'interprétation d'Ostwald, qui identifie l'âme avec l'expérience des sens. Le père de l'énergétique a du moins le mérite d'exposer le fond de la doctrine commune aux écoles matérialistes avec une franchise et une clarté entières en écrivant : « Les automates pianistes et les canards artificiels ressemblent aux êtres vivants par le principe sur lequel repose leur fonctionnement. C'est là d'ailleurs la raison de l'intérêt considérable qu'ils excitèrent au XVIII[e] siècle. Les dispositions offertes par les êtres vivants sont toutes différentes de celles que présentent de semblables machines. Il n'en reste pas moins que, puisque l'on peut réaliser artificiellement de pareilles réactions, leur production chez les êtres vivants ne constitue pas une énigme indéchiffrable. Il suffit de connaître un seul procédé permettant d'obtenir des réactions de ce genre pour pouvoir arriver, à coup sûr, au moyen de recherches patientes, à les connaître tous et, parmi eux, ceux qu'emploie la nature. » (*L'Énergie*, p. 207 et 208.)

sée, ni action, ni sentiment : je suis quelque chose qui pense, agit et souffre. Mes pensées, actions et sentiments changent à tout moment ; ils ont une existence successive, non continue, mais le « moi » auquel ils appartiennent est permanent et il crée une position permanente à toutes les pensées, à toutes les actions et tous les sentiments qui se succèdent et que j'appelle « miens » (1).

Logiquement, l'égale évidence de l'unité fondamentale du « moi » et de sa complexité détermine impérieusement la voie à suivre. Quelles que soient les difficultés de la tâche, l'étrangeté des points de vue qui s'offrent et l'insondable profondeur des horizons entrevus, la psychologie expérimentale n'a pas le droit de borner son œuvre et de se réfugier dans la négation de l'individualité ; son effort doit tendre vers la solution intégrale des anomalies apparentes et vers la dissipation des nuages, qui obscurcissent le fait fondamental de toute notre activité.

La première chose à faire dans cet ordre d'idées est de poser nettement la question : « Que faut-il entendre par la personnalité de l'homme et par son « moi » permanent ? »

***

« La petitesse humaine, qui a plus peur de la mort qu'elle n'éprouve de joie à vivre, en voulant maintenir l'âme « indestructible et immortelle » et les souvenirs personnels par delà la mort, reste dans la mentalité de l'esquimau, qui ne peut concevoir l'immortalité sans phoques ni morses », dit Beer à la suite de Mach (2). La phrase est belle et possède une double qualité. Elle dénonce d'abord avec une juste vigueur la mesquinerie de la conception usuelle de la survivance. Elle a l'avantage ensuite — avantage involontaire — de résumer avec une concision frappante la confusion ordinaire du débat. Il est bien certain que les souvenirs personnels et les circonstances extérieures de la vie, quels qu'ils soient d'ailleurs, ont quelque chose d'indiciblement insignifiant et bas pour le penseur qui, dans le roi comme dans le mendiant, ne voit que l'homme. Mais les souvenirs personnels, les circonstances extérieures ne constituent pas l'âme, ne constituent pas la personnalité.

C'est une erreur psychologique, dont la diffusion n'excuse pas la grossièreté, que de confondre le souvenir avec la personnalité ou de considérer les apparences extérieures sous lesquelles se présente la personnalité comme participant de son essence. Tout ce qui forme l'objet matériel du souvenir n'a pas de valeur durable et les conditions concrètes de notre existence ne

(1) *Essai sur les facultés intellectuelles de l'homme.*
(2) *Die Weltanschauung eines modernen Naturforschers*, p. 16.

peuvent entrer en ligne de compte pour déterminer la notion vraie du « moi ». En effet, ni les connaissances positives, ni les aptitudes spéciales, ni même le caractère visible et la mentalité générale que la situation sociale, l'éducation et l'instruction donnent à l'homme, ne peuvent être considérées comme lui appartenant en propre et à titre définitif. Tout cela est étranger au fond de sa nature. Que le milieu intellectuel change, et le temps a raison de toutes les connaissances confiées à la mémoire. Que les conditions d'existence matérielles changent, et les plus orgueilleuses façades morales s'effritent et s'en vont par lambeaux. Il faut dégager la personnalité des apparences et la chercher derrière le jeu complexe des influences matérielles qui la masquent dans la vie usuelle.

L'on admet généralement et sans hésitation qu'il faut enlever à l'homme, pour déterminer sa personnalité réelle, tout ce qui n'est que le produit éphémère de circonstances extérieures. Cela ne nous empêche pas de rapporter tout à nous dans le courant ordinaire de la vie, comme si nos conditions d'existence actuelles étaient définitives. Dans la vie courante nous restons esquimaux. Si nous arrivons à nous persuader que les conditions d'existence matérielles, le rang social, la fortune, la considération n'ont pas de valeur définitive, — et encore sans arriver à traduire cette conviction dans la réalité vivante — rien n'est plus difficile que de faire accepter au savant, à l'artiste, à l'homme éminent de toute condition que les connaissances positives et l'expérience pratique, qui le signalent à l'admiration de ses contemporains, sont dépourvues de toute valeur permanente. Et néanmoins, il en est exactement de même de ces conditions intellectuelles de la vie que des conditions matérielles les plus vulgaires. La science concrète, la production artistique, voire même la vertu, pour autant qu'elles signalent un individu donné à l'admiration de ses contemporains, tiennent aux circonstances et non à l'élévation réelle de la personnalité. Celle-ci peut exister et existe en fait sans qu'elle frappe les foules. Elle leur échappera même davantage à mesure qu'elle sera plus haute.

En somme si nous la plaçons dans les perspectives indéfinies des ascensions possibles, toute gloire humaine est mesquine ; aucune n'a droit à une considération définitive ; aucune ne vaut un souvenir absolu. Toute notre intellectualité humaine souffre constamment d'une défiguration des valeurs objectives réelles. Ce n'est pas la profondeur des sentiments, leur richesse et leur variété, ce n'est pas la droiture de la volonté et son énergie, ce n'est pas la hauteur de l'intelligence, son envergure et sa pénétration, qui nous sont accessibles chez le voisin. Seule la façon dont celui-ci parvient à exprimer et à faire valoir ses qualités est efficace pour l'appréciation que nous portons sur lui. Puis nos interprétations personnelles sont fatalement excessives, soit en bien soit en mal. Notre jugement, débile en lui-même,

décide non seulement sur des apparences, mais encore il s'emballe suivant ses préférences personnelles. Nous subissons, à des degrés divers, toutes les erreurs de notre entourage, toute la contagion subtile ou grossière du milieu. En somme, si l'on veut y regarder de près, la possession de quelques facultés tout à fait inférieures — habileté de métier et talent d'expression — une ambiance favorable et le jeu des occasions apparaissent comme les principaux facteurs de la grandeur humaine. Sans leur concours le génie même reste incapable de percer. Si le manteau rutilant ou sombre, mais toujours décevant, des apparences pouvait être retiré brusquement, si les personnalités véritables pouvaient se faire jour à nos yeux, la transposition dans nos opinions serait inouïe. Ajoutons que, grâce au peu d'élévation du niveau conquis par l'humanité en général, une transposition très superficielle est déjà fort décourageante pour les caractères insuffisamment trempés. Il suffit d'une dose minime de clairvoyance pour déterminer chez eux les faiblesses éthiques connues sous les noms de pessimisme et de misanthropie.

Que l'on nous permette ici une parenthèse.

L'atavisme dogmatique a une part importante et bien caractérisque dans cette évidente infériorité intellectuelle, qui nous fait attacher de l'importance aux contingences de la vie. Théoriquement les religions supérieures se défendent d'enseigner la permanence des caractères distinctifs momentanés de notre personnalité. Mais, pratiquement, le souci de leur autorité doctrinale les oblige à donner une valeur définitive à des conditions d'existence transitoires. Toutes ont créé des sanctions spéciales jusque dans l'éternité et dans l'immuable. Le christianisme en est même arrivé à hiérarchiser le Ciel, non seulement pour les humains qui y pénètrent — martyrs, vierges, prêtres et évêques — mais même pour les anges. L'affirmation implicite d'une persistance ou d'une répercussion matérielle des caractères de la vie actuelle par delà la mort a vicié toute la théologie. Elle est responsable des excroissances superstitieuses de l'hagiologie et du grossier relent polythéiste qui substitue les saints dans tous les rôles des dieux de l'Olympe des génies et des fétiches. La spéculation métaphysique et mystique de l'orthodoxie, quelque élevée, quelque subtile et séduisante qu'elle soit, est impuissante à dissimuler l'essence de cette doctrine. Épanouissement logique de la théorie de la constance, elle trouve son expression suprême dans le dogme de la résurrection corporelle, qui matérialise définitivement la destinée et perpétue dans l'Au-Delà l'image à peine dégrossie de la société terrestre.

Il importe de balayer toute cette idolâtrie. Rien des circonstances extérieures de la vie ne peut être retenu quand il s'agit de déterminer la personnalité, sa valeur réelle et son caractère durable. Le radicalisme de la

transposition, qui, comme nous le verrons plus loin, bouleverse toutes les bases de la morale courante et du droit positif, ne doit pas nous arrêter. La pensée ne doit craindre de découvrir impitoyablement l'imperfection de l'ordre social, quitte à tenir compte des opportunités matérielles dans les reconstructions nécessaires.

En poursuivant l'analyse psychologique au delà des conditions dans lesquelles évolue la personnalité et des effets immédiats de celles-ci, nous nous heurtons à une constatation de valeur moins fugace et moins précaire. Cette constatation nous montre dans chaque individu deux facultés ayant un caractère de permanence fondamental. La première lui permet de saisir, avec plus ou moins de facilité, de netteté, de profondeur et d'envergure, les faits et les relations du monde extérieur, ce terme étant pris dans son acception la plus large. La seconde le fait se mouvoir avec plus ou moins de décision, de vigueur et de ténacité dans le monde, qui lui est ouvert. En d'autres termes nous nous trouvons devant l'intellectualité et la volonté proprement dites. Nous ne distinguerons pas ici l'intelligence du sentiment, celui-ci n'étant que la promesse de celle-là.

La manière d'être de ces facultés s'adapte très exactement à notre conception générale de la loi évolutive. Dans la réalité pratique elles n'ont rien d'illimité, rien d'absolu. Elles sont bornées dans leur capacité de pénétration et dans leur puissance, mais à l'un et à l'autre de ces points de vue elles sont également progressives. Contrairement à la théorie phénoménaliste, elles existent et s'affirment dans une réalité subjective et indépendante du milieu dans lequel elles sont appelées à évoluer. Ce milieu détermine les conditions temporaires de leur activité ; il l'orientera et lui permettra de s'épanouir ou bien il le fera s'étioler. Il nuancera ses manifestations qui, elles, détermineront les jugements dont nous avons dit la superficialité plus haut. Mais ce milieu ne donnera ni n'enlèvera à quiconque son intelligence et sa volonté fondamentales. Un saint Vincent de Paul, jeté hors de la voie et forcé d'évoluer parmi les brigands de la Calabre, n'arrivera guère à réaliser dans sa limpidité objective le type de charité que nous admirons en lui, mais ses qualités demeureront et se feront jour d'une façon ou de l'autre. De même le génie d'un Gœthe ou d'un Napoléon ne s'éteindrait pas chez les botocudes : il se traduirait différemment. « Si la fatalité l'eût voulu, écrit Maeterlinck, Antonin le Pieux eût été incestueux et parricide peut-être; mais sa vie intérieure, loin de s'anéantir comme celle d'Œdipe, eût été affermie par ces désastres même, et le destin eût pris la fuite en abandonnant tout autour du palais de l'empereur, ses réseaux et ses armes brisées. »

En insistant un peu encore, la réflexion nous montrera la personnalité comme une individuation qu'une volonté propre porte à pénétrer et à re-

cueillir en elle toutes les relations possibles du cosmos, à « vivre le monde » « die Welt an sich erleben ! », suivant l'expression chère à certains philosophes allemands, et... à faire la synthèse du subjectif et de l'objectif. La tentation est forte d'essayer à cette place une réconciliation entre Fichte et Hegel d'un côté, Kant et Schopenhauer de l'autre, sur la base de la conception envisageant le monde comme représentation subjective et volonté — ou force immanente. Mais restons dans notre analyse.

Le rôle de celle-ci n'est pas épuisé par la détermination du caractère propre de l'intellectualité et la volonté. Il reste quelque chose par delà ces deux facultés et ce quelque chose est le sentiment du « moi ». Seuls l'imprécision des opinions et des théories, qui ont surgi à la suite de l'abandon des dogmatismes anciens, et les retards qu'a subis la détermination adéquate de la conception évolutionniste de l'univers, expliquent que cette sensation, la plus certaine, la plus claire et la plus stable de toute notre activité psychique, ait été méconnue et négligée comme fait d'observation. Wundt est à peu près le seul à lui rendre justice. Mais un Mach croit pouvoir passer outre à son importance. Quant à la masse des physiologues et des physiciens égarés dans la spéculation philosophique, on ne sait ce que l'on doit admirer le plus ou de leurs confusions naïves au sujet du fait objectif, ou de l'impertinence avec laquelle ils croient pouvoir traiter les spéculations anciennes.

Certes, ce n'est ni le scalpel, ni le microscope qui peuvent ici prêter leur aide à l'observateur : il faut qu'il se replie sur lui-même et qu'il analyse le processus de son activité propre. Dès lors se présentent une série de constatations formelles. Il nous est impossible d'abord d'imaginer un « moi » sans les facultés qui lui ouvrent le contact avec le monde extérieur et qui le font agir. Il nous est impossible ensuite d'imaginer une intelligence et une volonté sans la conscience de ce qui les entoure et sans le prolongement de cette conscience par la mémoire. Enfin, nous ne pouvons pas davantage imaginer une existence concrète de ces facultés, indépendamment du support que leur donne le « moi ». Il en résulte que le « moi » n'est pas une sensation qui se superpose à l'intelligence, à la volonté, à la conscience et à la mémoire : il les pénètre, les enveloppe et s'identifie avec elles, sans qu'il y ait cependant confusion entre le « moi » et l'intellectualité ou la volonté, ni surtout entre le « moi » et la conscience actuelle ou la mémoire de faits extérieurs.

Ces facultés sont variables suivant les individus et progressives dans chaque individu. La sensation du « moi » est constante. La conscience de ce qui nous entoure et la mémoire peuvent se démentir et se démentent d'ailleurs à chaque instant. L'intelligence et la volonté peuvent être neutrali-

sées et, à nos yeux du moins, atrophiées sinon supprimées. La sensation proprement dite du « moi » par contre ne se dément pas : l'homme peut se tromper sur sa situation vis-à-vis de l'ambiance ; il ne se trompe pas sur son identité essentielle. Dans les hallucinations du rêve et de la folie, où le contact normal avec le monde extérieur n'existe plus et où la continuité du souvenir est troublée, interrompue et rattachée de la façon la plus étrange, la sensation fondamentale du « moi » reste. C'est le « moi » qui se tord sous le cauchemar, se transfigure dans l'extase, hurle sous la douche. Nous aurons à revenir sur cette considération quand il s'agira des objections qui relèvent de la psychiâtrie.

Une observation dernière constate que toute analyse de la sensation du « moi » est impossible. Cette sensation n'est pas décomposable, malgré les nuances infinies de son apparence extérieure, malgré les liens multiples qui l'attachent au cosmos sous la triple forme de nécessités quotidiennes, d'instincts profonds et d'intuitions de plus en plus hautes et pures. Le « moi » fondamental ou la sensation de notre existence individuelle est ainsi, comme l'a reconnu Wundt, dans toute la force du terme un phénomène primaire, identique pour tout individu humain, indépendant de toutes les contingences de son existence momentanée et supérieur à l'analyse, qui n'a aucune prise sur lui. La sensation du corps, comme le veut Th. Ribot, n'y prend en réalité aucune part.

L'attitude de certains naturalistes devant le fait évident et irréductible du « moi » est plus pénible encore que déconcertante. C'est ici que leurs confusions sont les plus grossières et leurs affirmations les plus stupéfiantes. Le dilettantisme psychologique d'un Ostwald ne trouve rien « d'effrayant » dans le problème de la personnalité, tout en constatant qu'il est pour tous les philosophes « l'abîme de tous les mystères ». Il a reconnu lui, de prime abord, qu'à la base du moi est la « mémoire », cette faculté que possèdent tous les organismes. Ce qui le prouve immédiatement, c'est que, quand la mémoire disparaît, le sentiment du moi disparaît également. On ne doit donc pas dire : « le moi a le souvenir, mais le moi est le souvenir » (1).

Ce n'est pas plus difficile que cela. En ajoutant quelques considérations superficielles sur la subconscience et des cas psychiâtriques, on écarte ainsi d'un revers de main les problèmes les plus vastes, en représentant au surplus comme des pauvres d'esprit les penseurs les plus profonds de l'humanité. « Ce que j'ai appris chez Ostwald, écrit Joël, c'est qu'on peut penser en barbare, et néanmoins être un grand naturaliste (2). » Le trait est dur, mais parfaitement mérité.

En définitive, l'analyse du « moi » nous ramène devant l'aspect suprême

(1) *L'Energie*, p. 211.
(2) *Die Naturphilosophie aus dem Geiste der Mystik* ; p. 198.

de la théorie évolutive intégrale. Notre capacité de pénétration doit nécessairement échouer une fois qu'elle se heurte à la sensation ultime ; l'intelligence à son étape actuelle doit être incapable de déchiffrer la raison d'être profonde du « moi ». En effet, cette raison d'être profonde se confond avec la raison d'être profonde du monde tout entier. Si nous nous rendions compte de l'une, l'autre nous serait accessible. Avec le « moi », c'est le mystère ontologique qui reparaît : il borne nos observations psychologiques comme il borne les observations de toutes les sciences naturelles.

Avant de clore ce chapitre, il nous reste à rencontrer l'une des thèses les plus subtiles et les plus séduisantes de Mach. L'illustre naturaliste n'a pu se refuser à reconnaître le rôle de l'action personnelle dans l'évolution supérieure de l'humanité. Il a admis encore que cette action devait avoir nécessairement une persistance spéciale, une continuité effective. Mais, arrivé là, au lieu de conclure à l'existence d'un principe agissant, doté d'une réalité propre, c'est-à-dire à l'existence d'une personnalité indépendante de ses manifestations temporaires, il s'est ingénié à l'éliminer tout en conservant le bénéfice de son activité. « La continuité psychique, enseigne-t-il, peut être conçue comme un moyen de préparer et d'assurer le contenu du « moi » qui seul est essentiel. Ce contenu n'est pas limité à l'individu. Exception faite du souvenir personnel sans importance, il se maintient chez d'autres après la mort de l'individu. Les contenus de conscience de signification générale brisent les barrières de l'individu et mènent, liés à des êtres indépendants de la personne par laquelle ils ont été développés, une vie plus générale, impersonnelle et supersonnelle. C'est le plus grand bonheur des artistes, des chercheurs, des réformateurs de travailler à assurer pareille vie, tandis que le philistin au cœur étroit ne peut pas comprendre quels avantages on peut avoir à devenir célèbre après la mort. Les grandioses conceptions hindoues sont ici plus proches des penseurs logiques que les mesquineries occidentales (1). »

Cette solution ne peut suffire. Son moindre défaut est de ne pas respecter les purs principes du phénoménalisme. En assignant un but à l'activité de l'homme et une valeur positive à son effort, elle équivaut à la reconnaissance de l'impossibilité de soutenir dans la réalité pratique la thèse fondamentale de Mach. Elle abandonne le principe qui interdit la recherche du « pourquoi » des choses et qui borne l'objet de la science à l'analyse des sensations. Avec elle reparaissent les préoccupations téléologiques. Ce qui est plus grave, c'est que la théorie de la persistance impersonnelle des contenus du « moi » est inconcevable et illogique. En effet, la persistance des

(1) *Die Weltanschauung eines modernes Naturforschers*, p. 47.

contenus du « moi » n'est concevable que moyennant la continuité du « moi » et seule la persistance de ces contenus dans le « moi », auquel ils doivent l'existence, peut constituer la sanction des efforts faits par le « moi ». Mach veut dégager la morale des préoccupations de l'égoïsme et l'élever au-dessus des considérations de l'intérêt personnel : l'intention est généreuse et s'inspire, comme nous le verrons plus loin, d'une intuition générale incontestablement belle et juste. Mais la formule proposée est d'une incohérence totale. Quelle contradiction plus grande peut-il y avoir que celle qui voit un bonheur pour un être annihilé dans une gloire posthume, et n'y a-t-il pas une très réelle mesquinerie à considérer une délectation d'orgueil comme un stimulant moral d'essence supérieure ?

Ajoutons que, tout en peuplant l'atmosphère humaine de ses « contenus de conscience », le phénomalisme restera toujours en défaut d'expliquer l'apparition du « moi » et la « répersonnalisation » des valeurs éthiques. La théorie de Mach se révèle ainsi comme parfaitement inutile. Elle laisse debout tout le problème et l'on ne peut que s'étonner de voir son auteur, si rigide à vouloir enfermer la pensée humaine dans les constatations positives, échafauder des hypothèses aussi inconsistantes dans ses essais de passer outre au fait psychique le plus évident qui soit, c'est-à-dire à l'existence indépendante du « moi ». Puisque Mach ne craignait pas de se rapprocher des conceptions indoues, il devrait faire un pas de plus, le pas que Leibniz indiquait en disant que tout doit être quelque chose pour lui-même, le pas que l'observation impose en montrant dans le sentiment individuel du « moi » un fait primaire et irréductible.

La synthèse de ce qui est acquis désormais est simple.

En considérant de haut la personnalité humaine et en la détachant avec sa complexité, son unité et son caractère essentiel sur le fond des immenses perspectives de l'évolution générale des êtres, elle nous apparaît comme l'entité la plus parfaitement individuée de toutes celles que nous connaissons. Consciente d'elle-même, consciente graduellement de ses forces, consciente sinon du but à atteindre du moins de la voie à suivre et libre de suivre cette voie avec une intensité croissante, dominant de plus en plus le monde extérieur comme intelligence et comme volonté, c'est une valeur éthique concrète qui grandit dans l'illimité du cosmos, se dégage de ses attaches inférieures et tend par delà les conditions de son existence actuelle vers l'harmonie parfaite, qu'elle entrevoit, sans pouvoir la saisir.

Le caractère distinctif de la nature humaine est là.

Le devoir scientifique, qui s'impose maintenant, apparaît avec clarté. Nous avons à faire abstraction de toutes fantaisies ontologiques et éthiques, quelque brillantes qu'elles soient et notamment des systèmes monistes méta-

physiques, qui exigent l'abolition du « moi » dans l'absolu. Il y a dans ces théories à la fois une méconnaissance positive des données immédiates du problème, c'est-à-dire du processus évolutif, et une intuition très haute de la solution finale possible du mystère ontologique. L'on ne peut que constater que cette intuition se dégage avec d'autant plus de clarté que l'intelligence humaine prend un vol plus audacieux ; elle rallie incontestablement les intelligences les plus fortes et les plus pures. A ce titre elle possède, sans aucun doute, une valeur d'indication immense et personne n'a le droit de la perdre de vue, les partisans de la personnalité humaine moins encore que les adversaires de celle-ci, car seule la considération de ces conceptions hautaines les empêchera de déformer l'idée évolutive et leur évitera l'écueil des concrétisations dogmatiques. Néanmoins, tout en tenant compte de toute leur valeur d'indication, nous n'avons pas à examiner ici les spéculations, qui mènent par delà les contingences concevables. C'est prématuré. En effet, dans le cadre évolutif il ne peut s'agir en aucun cas de placer, à l'exemple des religions positives occidentales, l'infini et l'absolu immédiatement après la vie présente. Dans la conception évolutionniste de l'univers le terme aboutissant de l'humanité est loin, très loin de son étape actuelle. Avant d'y arriver, il nous reste des abîmes aujourd'hui encore insondables à franchir. Notre devoir de l'heure est de nous borner à la réalité concevable et compléter dans celle-ci l'édifice logique de l'évolutionnisme. Ce n'est pas rapetisser ni circonscrire le problème de l'être et de la destinée. Il conserve toute son ampleur essentielle et tout l'infini de ses horizons. Ceux-ci se dégageront même mieux à la faveur d'une détermination plus précise de ses éléments actuels.

En un mot nous devons faire rentrer dans le cycle évolutif la personnalité humaine dans sa réalité vivante, telle qu'elle se révèle individuellement à un chacun de nous.

Le premier effet de cette attitude sera de faire de la personnalité individuelle le pivot de la conception cosmique générale, le pivot du problème de la destinée. Et à juste titre ! En un chacun de nous retentissent toutes les évolutions des êtres ; en un chacun de nous travaillent les forces éternelles ; en un chacun de nous l'accord des rythmes doit s'établir, l'œuvre de vérité, de justice et de beauté se parachever : c'est l'exigence élémentaire de l'harmonie des choses. Sans la satisfaction due à l'aspiration individuelle de l'homme le monde n'a aucun sens. Il est monstrueux d'admettre que ses luttes et ses souffrances soient vaines et que l'évolution générale passe sur lui en l'anéantissant.

Cinquantenaire de la mort de Jean Reynaud

C'est, nous le rappelons, le 28 juin 1863 (1) qu'est mort l'illustre auteur de *Terre et Ciel*, le grand immortaliste, qui fut l'ami des H. Carnot, Legouvé, Henri Martin et Camille Flammarion, et que notre maître Allan Kardec salua du titre de précurseur du spiritisme, quand parut, comme une éblouissante aurore, ce beau livre, où s'affirme, avec une si profonde et si pénétrante logique, l'imposante vérité des vies successives et de l'évolution infinie de la créature vers son créateur, par l'épreuve de la lutte et de la souffrance sur les mondes inférieurs par la connaissance du beau et du vrai, le sentiment et le culte de plus en plus élevés de la solidarité et de l'amour sur les mondes supérieurs.

Le plus sincère hommage que nous puissions rendre à la mémoire de ce génial penseur, c'est de ne pas nous lasser de nous pénétrer de son œuvre et de la répandre autour de nous, en cherchant toujours, suivant son admirable maxime, dans les choses qui passent les choses éternelles : *Transitoriis quære æterna.*

ALGOL.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

1. — La Terre (*suite*)

LE PHILOSOPHE

Certes, sur tous ces points, la force astronomique est bien vaincue ; mais il est admirable que l'homme ne soit parvenu à la vaincre qu'en prenant appui sur elle. Ce sont les lois mêmes de la gravitation qui obligent ses aérostats à s'élever ; ce sont elles qui donnent du lest à ses vaisseaux et les

(1) Nous avons fait connaître, dans notre numéro de janvier dernier, la place que le tombeau de Jean Raynaud occupe au Père-Lachaise.

rendent capables de lutter contre les vents et de s'en faire obéir ; ce sont elles qui l'assurent, même sur terre, où, sans elles, ses voitures, privées de stabilité, verseraient au moindre choc, s'emportant d'ailleurs, aussi bien que sa personne, elle-même, à chaque souffle de l'air. En détruisant la pesanteur, il n'acquerrait donc la facilité de se déplacer qu'au détriment de celle de se conduire, puisque la condition de son indépendance à l'égard du plus capricieux de tous les règnes, celui des vents, est justement son obéissance à ce règne invariable. On sent encore mieux combien cette force, si commode dans l'institution primitive de la nature, rend de bons services dans l'ordre social, lorsqu'on réfléchit à la difficulté qu'éprouveraient les hommes, si la pesanteur n'existait pas, pour faire subir à la surface de la terre des modifications permanentes. Quel système coûteux de construction ne leur faudrait-il pas inventer pour sceller au sol leurs édifices qui, dans l'état actuel, y demeurent solidement assis par le seul effet de leur poids? Ces routes, ces ponts, ces lieux d'habitation, ces monuments dont chaque génération gratifie ses héritières, ces maçonneries de toute espèce qui disposent l'extérieur du globe à la convenance du genre humain, rien de tout cela ne serait sorti de terre, car rien de tout cela n'aurait pu se maintenir. Le vent aurait fait continuellement trembler les villes jusque dans leurs fondements, et il aurait suffi d'une tempête pour les balayer à travers les champs comme des tourbillons de feuilles mortes.

Ainsi, pour peu que l'on considère les choses avec attention, on découvre que tout en retardant l'homme, la pesanteur est cependant nécessaire à sa marche, et que, tout en aggravant les travaux de l'architecture, elle est une des conditions principales de leur réussite ; si bien que par cette contradiction singulière qui existe dans les choses terrestres, elle nous est un auxiliaire comme un obstacle, et une cause de liberté en même temps qu'une cause d'esclavage. Mais, domptée successivement partout où elle est incommode, elle tend, en définitive, grâce aux progrès du génie industriel de l'homme, à se changer en un bien pur.

De l'étude de nos rapports avec la terre par la pesanteur, passons à la considération de nos rapports avec elle par la forme et l'étendue de sa superficie. Il est évident que si la donation de cette planète à la race des hommes n'est pas un vain mot, il faut que chaque homme la possède collectivement tout entière. Or pendant des siècles, loin d'y jouir de la moindre possession à distance, nos prédécesseurs n'ont pas même eu l'idée de ce qui s'y rencontrait au delà des strictes limites de leur voisinage. Ce n'est que d'hier, par l'achèvement presque parfait de toutes les grandes découvertes, que nous sommes devenus capables de nous imaginer le globe terrestre dans son entier. Et toutefois, le commerce y est dès à présent si bien institué que nous tirons indifféremment de toutes les zones ce qui s'y trouve à notre goût. On

peut donc dire sans hyperbole que, par l'effet de cette extension de notre domaine naturel, la terre est aujourd'hui à chacun de nous. Nous sommes en relation familière avec toutes les contrées qu'elle embrasse, et nous ne pouvons remonter à la source de nos satisfactions domestiques les plus simples sans voir la géographie universelle se déployer devant nous. Nous pêchons autour des deux pôles pour avoir de l'huile ; c'est la Chine qui, après nous avoir communiqué l'industrie de la soie et de la porcelaine, nous donne chaque jour notre thé ; nos épices et nos objets de consommation les plus usuels sont le tribut des deux mondes ; nos troupeaux paissent aux antipodes ; on chasse pour nous donner de l'ivoire, dans l'intérieur de l'Afrique, et jusque dans les déserts arctiques, pour nous donner des fourrures ; enfin, il n'y a pas, pour ainsi dire, à la surface de la terre, un pays si pauvre et si éloigné qui ne fasse quelque échange avec nous ; et nous avons sous notre main, dans chacune de nos villes, des magasins dans lesquels les provenances de toutes les parties du monde sont réunies. Adam ne possédait pas mieux tous les fruits de son étroit paradis que nous ne possédons aujourd'hui tous ceux des continents et des mers de notre vaste héritage.

Cette mise en commun de tous les biens ne serait pas encore une correction suffisante de la trop grande étendue de la terre, si nous n'étions en état, à la différence de nos ancêtres, de nous transporter aisément en tous lieux et d'entretenir des relations commodes autour du globe. C'est ce qui résulte de l'établissement du commerce international. Il y a un si vif mouvement de correspondance, soit dans l'intérieur des terres, soit de continent à continent, que les lettres et les voyageurs ne font que se croiser continuellement dans tous les sens. En même temps que les transports deviennent plus fréquents et de plus long cours, ils deviennent aussi plus prompts et plus aisés; de sorte que l'étendue de la terre par rapport à l'homme étant déterminée, non par la proportion entre la grandeur du corps humain et la grandeur de la terre, mais par la facilité avec laquelle l'homme, mesurant le globe avec ses mains, peut en toucher alternativement les quartiers opposés, on se trouve conduit à ce résultat remarquable que cette étendue, au lieu de demeurer constante, diminue progressivement de jour en jour. Et qui ne voit, en effet, en se mettant au vrai jour de la géographie, que la terre est incomparablement plus petite pour nous qu'elle ne l'était pour nos pères ; que chaque année, par le perfectionnement de nos moyens de communications, elle subit une réduction nouvelle, et qu'elle est destinée à devenir encore bien plus petite pour nos descendants que pour nous ? En ce qui concerne la transmission de la pensée, la distance n'existe même plus : par un miracle devant lequel nos devanciers seraient demeurés confondus, chacun sera bientôt maître de converser avec les antipodes, non moins facilement et non moins vite qu'avec le cercle de ses voisins. Aussi, tandis que les anciens pouvaient

admirer la puissance infinie en se prosternant devant la grandeur de la terre nous nous verrions exposés à prendre une médiocre idée de l'œuvre du Créateur, si nous ne devions juger de sa magnificence que par une demeure où nous commençons à nous sentir à l'étroit où les plus longs voyages sont désormais des promenades frayées, enfin dont l'exiguïté effraie déjà les statisticiens qui pensent à la postérité. Il est donc bien heureux que cet air de majesté, que la terre a nécessairement perdu en se laissant mieux connaître, ait été remplacé avec tant d'avantage par les perspectives nouvelles que les astronomes nous ont ouvertes dans le ciel ; de sorte que tandis que la terre nous a paru de plus en plus bornée, le monde sidéral, par une tendance contraire, nous a de plus en plus étonnés par son immensité.

Pour trouver la signification essentielle de l'étendue de la terre relativement à l'homme, il faut donc voir ailleurs, et, en effet, dès qu'on rapporte cette étendue à la totalité du genre humain, et non plus à l'individu seulement, sa vraie valeur se découvre. Que l'on fasse le calcul de ce qu'il faut à chaque homme, de place au soleil, tant pour son jardin et sa maison que pour les animaux et les végétaux nécessaires à son entretien, on en déduira immédiatement quel est, au maximum, le nombre de vivants qui peuvent exister simultanément ici-bas. Tel est le sens réel de l'étendue superficielle de la planète sur laquelle nous sommes. Cette étendue est l'expression de la force numérique extrême, et, par suite, de l'un des éléments fondamentaux de la puissance possible de la société humaine ; elle contient virtuellement la date du temps d'arrêt qui menace le cours des générations, et nous donne en conséquence le signe certain, bien qu'encore enveloppé, d'un changement à venir dans les conditions naturelles de la population terrestre, lorsque le genre humain sera parvenu au dernier terme que sa prospérité, sous le régime actuel, puisse atteindre.

Après la distance des lieux, les montagnes, les mers, les déserts sont ce qui nous gêne le plus dans la libre pratique de notre globe. Leur caractère commun le plus essentiel est de rompre la continuité des voisinages. Il résulte de leur interposition que les hommes qui habitent d'un côté sont induits à se lier entre eux plus étroitement qu'avec ceux qui habitent de l'autre ; et par conséquent il faut ranger ces traits géographiques en première ligne parmi les moyens naturels dont la Providence s'est servie pour déterminer, dès l'origine, des groupes particuliers dans le chaos de l'humanité sauvage. Nous sommes, à la vérité, hors d'état d'évaluer avec précision leurs avantages, puisque nous ne connaissons ni le meilleur mode de société universelle que l'on puisse concevoir sur la terre, ni les meilleures divisions qu'on aurait à y instituer pour y parvenir. Mais cependant, comme il est dès à présent hors de doute que l'établissement des nationalités, à cause des influences réciproques qui en résultent, est un des principes les plus efficaces du per-

fectionnement de l'esprit humain, on ne peut refuser d'admettre qu'une disposition qui y a si puissamment contribué ne soit un bien. Il paraît même vraisemblable, lorsque l'on mesure attentivement les conditions du développement de l'ordre politique dans le passé, que le genre humain serait encore aujourd'hui dans sa confusion primitive, si le territoire sur lequel il a été répandu, au lieu de s'être trouvé naturellement coupé, avait constitué, avec la même étendue superficielle, une seule plaine. Ne voyons donc que ce qu'il y a de véritablement grand dans les barrières qui s'élèvent entre les diverses résidences de la race des hommes; et en regard de cette grandeur, méprisons les inconvénients secondaires dont le commerce peut se plaindre. Ces traits fondamentaux de la géographie terrestre, régulateurs souverains du système des peuples, viennent de Dieu; Dieu les avait marqués dès le principe dans la poussière de laquelle devait naître la terre, et dont les tourbillons lui récitaient déjà l'histoire future des nations; et s'il lui a plu de mettre les hommes dans un édifice tout bâti et que toute leur puissance ne peut changer, c'est que cet édifice était bâti conformément à ses desseins sur eux. Sans parler des barrages secondaires qui ont tant servi et qui servent encore si efficacement à la netteté des nations, mais qui n'étant pas aussi indestructibles que les séparations de premier ordre, ne jouissent pas d'un caractère aussi absolu, il n'y a point à douter que ces dernières ne soient en permanence parmi les hommes jusqu'à la fin. Rien ne fera que les quatre quartiers de la cité humaine ne soient toujours isolés les uns des autres par les mers qui les divisent, ni qu'une telle discontinuité ne demeure toujours le principe d'une physionomie spéciale pour chacun d'eux. Seulement, puisqu'elle doit persister jusque dans l'état d'harmonie que nous pressentons pour les temps futurs, ne sommes-nous pas autorisés à penser que cette quadrisection capitale n'a rien de condamnable en soi?

D'ailleurs, qui sait tout le profit dont la masse des mers sera peut-être un jour la source? Je ne puis croire que cette immense partie de notre domaine soit destinée à une stérilité perpétuelle, et à ne verser jamais d'autre richesse dans nos sociétés qu'un peu de sel et de poisson. Je me persuade que c'est la faiblesse de notre esprit, et non la parcimonie de la nature, qui fait la pauvreté de ce vaste territoire; et quand je considère le parti que le Créateur en a tiré pour l'économie de la planète, je ne puis m'empêcher de penser que le genre humain, devenu plus puissant, en tirera également parti, à l'exemple de Dieu, pour sa propre économie. Indépendamment de la force, aujourd'hui en pure perte, des vagues et des marées, de quels inappréciables trésors l'Océan, décomposé en ses éléments primitifs, ne pourrait-il pas nous combler? Quels secrets n'est-il pas susceptible de nous cacher encore? Je ne me suis jamais vu dans ces étranges déserts, lorsque, la terre s'étant éclipsée, on n'aperçoit plus autour de soi que la multitude des flots, sans

me sentir profondément convaincu que je me trouvais là en présence de quelque grand inconnu. Pour avoir déterminé la ligne des rivages de l'Océan, l'hydrographie n'a certes pas encore soulevé tous les voiles qui l'enveloppent; et après avoir découvert comment nous pouvons visiter, malgré lui, tous les cantons de la terre, il nous reste à découvrir par quel art nous pourrons nous servir de lui. Il y a bien d'autres mines que les hommes, dans leur ignorance, ont longtemps frappées du pied, sans se douter que ces substances dédaignées seraient, pour leurs descendants mieux instruits, les sources fondamentales de l'opulence ! Plus notre clairvoyance se développe, plus il nous est manifeste qu'il n'y a rien autour de nous qui n'y soit pour nous, et sur quoi nous ne soyons par conséquent destinés à étendre un jour notre empire. Outre les biens que nous recevons gratuitement de la mer, les nuages, la pluie, l'humidité de l'air, les rivières, outre ceux que nous réussissons déjà à nous y procurer, ne craignons donc point de faire avec confiance, dans cette mystérieuse réserve, une part pour les conquêtes de l'avenir. Quelles bornes, en effet, imposer aux progrès du genre humain dès que nous n'en imposons plus à la série des siècles qui doivent se dérouler devant lui? Quand je juge de ce qui se fera d'ici huit ou dix mille ans ou même davantage, d'après ce qui se fait depuis une centaine d'années que l'industrie a décidément commencé son mouvement, je n'hésite point, je l'avoue, à lâcher à mon imagination toutes les brides; et pour l'Océan en particulier, je m'aventure sans peine jusqu'à rêver quelque invention par laquelle on arriverait à le mettre aux prises avec la chaleur centrale; et dès lors, du sein de ces masses maintenant inertes, voyons, s'il vous plaît, jaillir à volonté les transformations les plus extraordinaires dans les conditions de l'existence de l'homme sur sa planète. Ne fût-ce même là qu'une fantaisie poétique, que cette fantaisie serve du moins à nous peindre la témérité qu'il y aurait à condamner comme incommode, et inutile, une ordonnance dont nous ne sommes nullement assurés jusqu'ici de connaître le fond.

Les Ames réconciliées

Par HENRI BRUN

(*Suite*) (1)

MADELEINE. — Mais tous ceux — et Dieu sait s'il y en a ! — qui n'ont pas eu la bonne fortune d'assister à ces phénomènes, comment voulez-vous qu'ils y croient ?

VERGET. — Je les trouve bien exigeants! Refusent-ils, sous prétexte qu'ils n'ont pas exploré eux-mêmes le fond des mers et le fond des cieux, d'ajouter foi aux révélations des géographes et des astronomes? La science qu'ils ont de ce monde, ne la tiennent-ils pas, dans une large mesure, des savants? Qu'ils n'en demandent donc pas plus en ce qui touche à la science de l'autre monde ! Et, ne trouvant pas l'occasion d'observer *de visu* les faits spirites, qu'ils fassent crédit aux savants spirites qui passent leur vie à les étudier !

Voyez-vous, la plupart de vos incrédules sont en défaut ! Ou ils se dispensent de faire des expériences ou ils se gardent de lire les ouvrages qui les relatent ! Et vous n'avez pas idée des objections qu'il faut essuyer ! Les matérialisations ? C'est toujours de la fraude ! Les communications ? C'est toujours de la suggestion ou de l'autosuggestion ! (Toi, au moins, tu as le bon goût de dire : C'est peut-être...) Les messages en langue étrangère ? A d'autres !.. Les témoignages ? On sait bien comment s'écrit l'histoire! (C'est extraordinaire ce qu'il se commet de péchés de fausse généralisation envers le spiritisme !) Les uns disent qu'ils demandent à voir. Les autres n'en croiraient pas leurs propres yeux. Tel qui n'a rien vu et rien lu déclare qu'il ne connaît pas de faits probants. Tel, qui a l'air de vous écouter, vous fera tout à l'heure des objections qui témoignent qu'il ne vous a pas entendu. Vos arguments ont glissé sur lui. Tel autre, que les faits étaient sur le point de convaincre, les aura oubliés dans un mois et n'y croira plus. Tout sera à recommencer. Tel enfin a l'esprit ainsi fait que les preuves les plus frappantes ne retentissent pas en lui. Il est sourd comme un pot ! Défaut d'intelligence, de mémoire, d'attention, vice de raisonnement, manque de sympathie, d'impartialité, de simplicité, par-dessus tout absence de savoir, toutes

(1) Voir l'analyse détaillée de ces difficultés dans le rapport d'Hodgson cité par G. Delanne, ouvrage cité, p. 369. Voir aussi sur le même sujet *La survivance humaine*, d'O. Lodge, chap. XVI et XX. L'esprit de Myers déclare que le médium traduit sa pensée « comme un écolier qui fait sa première version de Virgile ».

les causes d'incompréhension qui faussent les jugements humains semblent se donner rendez-vous dans l'opposition du commun de nos adversaires !...

Libre à eux, il est vrai, de laisser de côté cette étude et de lui préférer leurs travaux, leurs plaisirs, leurs affaires ou leur repos ! Encore que j'aie peine à admettre qu'on néglige de s'intéresser à la question la plus importante peut-être et assurément la plus troublante de la vie humaine... Libre à eux de fermer les yeux pour ne pas voir et de se boucher les oreilles pour ne pas entendre. Mais qu'ils aient du moins la pudeur de clore aussi la bouche et de réserver leur opinion jusqu'au jour où ils auront le droit d'en avoir une (1). Qu'ils n'aient pas l'air de vous dire avec effarement : « Où avez-vous la tête ? », — avec indulgence : « On vous passe ça, parce que vous avez souffert », — avec supériorité : « Ça vous passera ! », — avec ironie : « Il n'est pas défendu de revenir sur son opinion », — ou avec une sollicitude sincère : « Prenez garde ! De belles intelligences se sont détraquées à ces études ! » Quand je pense que l'opinion qu'un Lodge a mis vingt-cinq ans à se faire, des esprits forts jugent d'un seul coup d'œil, tranchent d'un seul trait de plume qu'elle ne tient pas debout !... Laisse-moi rire, tiens !... Etrange aventure ! voilà une doctrine qui repose sur des faits et qu'on rejette sans prendre la peine d'examiner les faits ! On la condamne sans l'entendre ! C'est une des plus grandes injustices de l'histoire ! Les hommes, un jour, s'en étonneront !

MADELEINE. — Mais, aussi, ces faits sont tellement extraordinaires ! C'est du miracle, — et les hommes vous le savez, ne veulent plus croire au miracle !

VERGET. — Oh ! je sais bien que tout d'abord, devant ces messages écrits par une main invisible, ces bruits qui surviennent on ne sait comment, ces fleurs qui surgissent on ne sait d'où, ces objets qui bougent tout seuls, ces lumières, ces apparitions, il semble qu'on soit transporté dans un monde de féerie, on dirait ressuscité des anciennes légendes...

MADELEINE. — C'est le monde renversé !...

VERGET. — Mais comme tout s'explique à la réflexion ! Non, mille fois non, ce n'est pas du miracle ! Le miracle est insolite et surnaturel. Ces faits sont constants et normaux — faits d'observation courante, d'expérimentation méthodique. Ils étonnent encore notre entendement. Est-ce leur faute si nous

(1) « C'est leur droit (de n'avoir que « mépris » et « pitié ») pourvu qu'ils aient lu avec conscience ce livre et les autres comptes rendus. Ils ne le font ordinairement pas, et nous sommes excusables de ne pas faire de cas de l'opinion de gens qui sont mal informés. » (Lodge. *La Survivance humaine.*) Il n'y a, en dehors de l'adhésion, que deux attitudes qui soient scientifiques en présence des phénomènes spirites : celle du silence pour qui les ignore, — et celle de l'expectative pour qui les connaît. (« C'est un secret que l'avenir seul révélera », a dit Boirac, le plus sage et le plus juste des sceptiques.)

sommes bornés? Demain ils ne surprendront plus personne. Bien des faits ont abasourdi nos pères, qui nous sont familiers aujourd'hui.

C'est une histoire vieille comme le monde. La science du jour ne fait qu'accréditer le miracle de la veille. C'est une illusion de pygmée de s'imaginer que le connu soit la limite du connaissable et que soit contre nature ce qui n'est qu'en dehors de l'étroite nature qui tombe sous nos sens et sous notre raison, — notre raison infirme, nos sens débiles... Ces faits, qui nous déconcertent, ont leurs lois, comme les autres, qu'on commence à connaître. L'ordre règne dans le monde métaphysique comme dans le monde physique (1). Faits et lois constituent déjà un corps de science qui va se développant chaque jour. Il date d'hier et ses premiers pas firent merveille. N'oubliez pas que les magnifiques découvertes de W. Crookes dans le domaine de la physique ont eu leur origine dans ses recherches psychiques. Et il m'est agréable de constater que Maeterlinck reconnaît au « néo-spiritisme » le caractère d'une « science nouvelle ».

Je dirai plus! Ces phénomènes ne sont pas seulement naturels, ils sont absolument nécessaires! L'univers ne peut s'en passer! Sans eux, pas d'harmonie! Et pas de justice! Puisque vous croyez que nos morts subsistent, Madame, comment ne voyez-vous pas qu'il faut que nous puissions entrer encommunication avec eux? Eh! quoi! une seconde suffirait pour trancher et disjoindre des destinées qu'une longue et douce existence commune avait liées et fondues ensemble? Nos trépassés, en une seconde, iraient se perdre en un monde nouveau qui n'aurait pas de trait d'union avec le monde qu'ils ont habité durant toute leur vie? Allons donc! Mais ce serait la pire des iniquités, et la pire des incohérences! Non! La Nature n'admet pas les deuils irréparables, les douleurs sans espoir qui rendraient la vie insupportable aux hommes!

DANIEL. — Argument de sentiment!...

VERGET. — De raison, aussi! Et la Nature — est-ce à moi à te le rappeler? — ne procède pas par bonds! Elle a coutume de ménager les transitions aux métamorphoses des êtres et des choses! Argument de science, mon cher Daniel, bien qu'il n'invoque que l'analogie! En dépit donc des apparences, Madame, le miracle serait que nos morts ne revinssent pas!...

DANIEL. — J'aimerais presque mieux qu'ils ne rompent pas le mystère de leur divin silence. A ces aventures posthumes dans notre monde matériel, ils ne peuvent que perdre de leur majesté.

VERGET. — C'est l'objection de certaines âmes délicates et nobles. Elle est

(1) Ch. Richet, qui s'y connaît en science spirite et en science tout court a écrit : « Il n'y a aucune contradiction entre les faits et théories du spiritisme et les faits positifs établis par la science... entre la science classique et le phénomène le plus extraordinaire du spiritisme. » (« Faut-il étudier le spiritisme? » cité par Léon Denis, *Dans l'Invisible* p. 33.)

fort respectable — comme toute opinion sentimentale — mais sans portée ! Que prouve-t-elle contre la réalité des phénomènes? De ce qu'ils choquent certains scrupules de piété, en faut-il conclure qu'ils ne sont pas? Les faits se désintéressent de nos préventions. Elles ne sont d'ailleurs, en l'espèce, guère justifiées. Les manifestations de nos morts seraient-elles vulgaires, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Il serait impie de s'en offusquer. Il ne serait guère sage de s'en affliger. N'en déplaise à notre piété, nos morts ne deviennent pas tout de suite des dieux ! Pourquoi leur défendrions-nous les gestes que nous trouvions tout naturel qu'ils fissent alors qu'ils étaient des hommes ?... Les manifestations les plus humbles d'ailleurs ne prennent-elles pas un prix infini quand elles attestent la survivance des êtres qui nous sont chers et leur présence au milieu de nous? Croyez-vous qu'on entend le bruit que fait la table quand elle nous apprend que nos morts sont heureux et nous aiment toujours? Et quand on voit le « verre renversé » glisser prodigieusement sous les doigts qui l'effleurent, épeler en silence les lettres inscrites autour d'un cadran, quand on voit ces lettres devenir des mots, ces mots devenir des phrases, quand on découvre que ces paroles qui pleurent, qui sourient, qui chantent, qui caressent, sont celles qu'on aimait entendre sur les lèvres du disparu et qu'on n'avait jamais entendues que sur ses lèvres: ses mots et ses phrases à lui, rien qu'à lui, tels qu'il avait coutume de les prononcer ou de les écrire dans l'abandon de l'intimité ; — ah ! mes amis, quand le verre magique ressuscite ainsi devant vos yeux l'image de votre cher bonheur que vous pensiez à jamais défunt, ah ! comme vous oubliez que ce n'est qu'un verre qui glisse sur un cadran ! Surtout si vous souffriez une torture telle que vous n'y voyiez pas d'autre issue que la folie ou le suicide !... Nous n'avons pas besoin de preuves, disent les croyants ! Mais les autres, ceux qui ne croient pas, n'en ont-ils pas besoin? Et n'y a-t-il pas pour eux dans la consolation la plus humble un infini de félicité? Ah ! comme ils bénissent le bruit des tables, ceux-là ! Comme ils se font une idée plus large du sacré !...

DANIEL. — Moins haute, peut-être...

VERGET. — Allons donc ! Quelle erreur d'attacher tant d'importance aux signes ! Quel sacrilège de méconnaître l'âme qu'ils révèlent ! Est-ce ainsi qu'en usent la douleur, l'amour et la piété, les plus hautes poésies du cœur? Le divin n'est pas dans les choses mais en nous ! « Et là aussi il y a des dieux ! » disait Héraclite des travaux du ménage...

Du reste, les croyants eux-mêmes sont-ils bien venus à faire fi des manifestations des morts? Nous savons bien que les amis qui nous ont quittés pour un temps gardent notre souvenir. Ne sommes-nous pas heureux cependant de recevoir quelquefois de leurs nouvelles? N'y a-t-il donc pas lieu de nous réjouir quand, nous ayant quittés à jamais, ils s'en reviennent nous assurer

de la persistance de leur être et de la fidélité de leur amour? Eh! quoi! les mêmes témoignages de tendresse qui nous ravissent venant de nos absents nous choqueraient venant de nos morts (1)?

Sans compter que je cherche en vain ce qu'il peut y avoir de vulgaire dans la production d'un message, dans l'apparition d'une lumière, dans la résurrection d'un enfant, dans l'apport d'une fleur... Tenez, il n'est pas jusqu'à l'expérience des « tables tournantes » — que Maeterlinck trouve « banale, et puérile » qui ne soit, à certaines heures, un chef-d'œuvre de grâce et d'émotion! Quand une famille en pleurs s'assemble religieusement autour de la table où l'Absente bien-aimée apporte de ses nouvelles, — quand, sur une parole de souvenir et de tendresse, la table s'anime, se soulève, s'approche de la mère, de la sœur, se penche doucement vers elle, se serre longuement contre elle, — je vous jure que ce spectacle n'a rien de puéril et que l'étranger qui en est témoin en est touché jusqu'aux larmes. Oh! la table qui se meut et s'émeut en silence, la table qui parle et qui glisse, tour à tour espiègle et câline, la petite table de famille est le plus ravissant des poèmes!...

MADELEINE. — Maeterlinck est plein de compassion pour ces pauvres Ames qui paraissent être en peine d'avoir quitté la terre, et n'avoir pas de plus vif désir que de rentrer en relations avec les vivants!...

VERGER. — Oui, et sur ce thème pas mal de sottises ont été dites dans les comptes rendus de certaines critiques, qui ont encore renchéri sur lui. Il est vrai que la plupart des Esprits, dans la première phase de leur vie d'outre-tombe, recherchent et chérissent notre voisinage, étant restés des hommes par leurs convoitises et par leurs tendresses. Les uns regrettent les biens qu'ils possédaient, les autres les êtres qu'ils aimaient. Ceux-là s'attachent à l'ombre de leurs joies défuntes, ceux-ci s'emploient à consoler ceux qui les pleurent. Il en est qui ne conçoivent pas d'autre bonheur que celui de la terre, et d'autres qui ne pourraient jouir de leur nouveau bonheur tant que leurs bien-aimés ne le partagent pas. S'ils se rapprochent de nous, c'est qu'ils sont encore semblables à nous. C'est une grande illusion, — et combien répandue! — de s'imaginer que les morts n'ont plus rien de commun avec les vivants! Pour être Esprits, ils n'en sont pas moins hommes! Il nous l'ont dit eux-mêmes, et le bon sens nous l'eût dit pour eux!...

MADELEINE. — Quel dommage que leurs manifestations ne soient pas plus

(1) Je reconnais d'ailleurs que la manifestation d'un défunt est moins précieuse par l'amour qu'elle révèle que par l'espoir qu'elle ouvre. C'est en tant que preuve que je la prise d'abord. Je la recherche plus comme moyen que comme fin. D'autre part, à l'exemple de Valabrègue, « j'aime mieux le spiritisme des mains jointes que le spiritisme des mains sur la table. » (Réponse à un journal de Genève.)

fréquentes, qu'elles ne se produisent pas dans tous les foyers ! Et pourquoi, après tout, si elles sont vraiment, sont-elles aussi rares ?

VERGET. — Parce que tous les foyers n'en ont pas également besoin, peut-être... Et surtout parce qu'elles n'ont rien de miraculeux !... Il y a des départs qui ne font pas de vide, — ou ne laissent qu'un deuil éphémère. — Il y a des veuves joyeuses... Les morts ne reviennent guère, je pense, que dans les foyers où la vie deviendrait impossible sans eux... Et puis les faits spirites sont soumis à des lois. Les phénomènes de la nature, quels qu'ils soient, ne se produisent que dans certaines conditions. Les Invisibles ne peuvent se révéler dans notre monde matériel que lorsqu'ils rencontrent un homme pourvu d'une quantité de fluide suffisante pour leur permettre, par voie d'emprunt, d'agir sur la matière. Si leurs interventions ne sont pas plus fréquentes, c'est que les médiums ne courent pas les rues. Pourtant il y en a plus qu'on ne croit et les occasions les font connaître. Tenez, moi, je me suis découvert médium, et puissant médium, après la mort de ma fille ! J'ai eu de ses nouvelles ! Je l'ai vue plusieurs fois déjà !

MADELEINE. — Vraiment !

VERGET. — Aussi vous pensez si j'y crois, moi, aux manifestations des morts, et si je suis prêt à servir la jeune science qui les fait connaître ! Ah ! si vous saviez comme les vrais spirites, ceux qui savent, ceux qui ont vu, ceux qui ont obtenu des preuves personnelles, de ces preuves où la raison et le cœur ne se trompent pas, — si vous saviez comme ils se jetteraient au feu, ceux-là, pour attester la vérité de leur foi et la valeur de la nouvelle science qui se fonde sur elle, la merveilleuse fée qu'on ose encore traiter de folle ou de sorcière ! Mais patience ! Elle ne perd pas courage ! Elle s'anime devant l'obstacle ! Elle monte à l'assaut ! Elle suscite des livres, des revues, des conférences, des sociétés d'études, des instituts, des congrès ! Elle fait des adeptes chaque jour ! Elle gagne les cœurs, elle force les cerveaux ! Etant une science, elle convainc. Etant une foi, elle console ! Elle rallie tous ceux qui ne peuvent plus croire sans preuve, — et tous ceux qu'un savoir sans espoir ne satisfait plus. Elle réconcilie la science et la religion et elle unit en elle leurs deux forces ! Elle conquiert, sinon toujours l'adhésion, du moins l'estime et l'encouragement des hommes de science probe, comme le Recteur Boirac, l'éminent spécialiste des faits « parapsychiques » (1). Bien des gens, qui s'en sont occupés quelque peu sans voir encore la nécessité de s'y consacrer, lui sont virtuellement acquis déjà d'intelligence, et n'attendent qu'une occasion — un malheur, hélas ! — pour lui donner leur cœur... L'avenir lui appartient !...

DANIEL. — N'empêche que tant que la science officielle ne la sanctionnera pas !... Et elle ne semble guère disposée à lui prêter main-forte.

(1) Voir le début et la conclusion de son étude, déjà citée : *Spiritisme et cryptopsychie.*

VERGET. — C'est vrai, il y a des timorés pour qui parole d'Académie est parole d'Evangile... Oui, les officiels sont irréductibles ! Chez nous du moins. Car à l'étranger !... Ils ont peut-être leurs raisons...

DANIEL. — Les études de l'Institut général psychologique n'ont guère donné de résultats.

VERGET. — A-t-on abordé les expériences, les a-t-on conduites et interprétées comme il convient ?

Il faut y venir avec bienveillance. Or !... Tenez, Boirac déclare avoir vainement « fait solliciter un maître en hypnologie de vouloir bien assister à ses expériences sur l'action de la main à distance ». Il lui fut répondu que « des expériences faites ailleurs que dans un laboratoire ou dans une clinique ne pouvaient avoir aucune valeur scientifique » (1). Et il ne s'agissait que de magnétisme ! Fichue preuve de bonne volonté ! Et savez-vous que le Dr P. Gibier, après la publication de son ouvrage sur « le spiritisme ou fakirisme occidental » fut contraint, devant l'hostilité officielle, d'aller chercher fortune en Amérique ? C'est d'une tolérance !... On se demande malgré soi si le seul zèle de la vérité scientifique...

De semblables dispositions ne sont guère de nature à donner du crédit aux expériences des savants !... Y ont-ils apporté la constance, la science, le sérieux qu'elles requièrent ?... En ces recherches surtout le génie est une longue patience ! Les phénomènes psychiques sont soumis à des conditions nombreuses et impérieuses que la nouvelle science commence à peine à entrevoir. Sans compter que le sujet d'études n'est pas ici, une matière inerte, mais un être libre, qu'on ne manipule pas à volonté ! Ces messieurs s'étonnent qu'il ne s'empresse pas toujours de répondre à leur appel, — et, ne pouvant reproduire les faits à leur gré — aussi facilement du moins qu'ils ont accoutumé dans leur laboratoire — ils en concluent volontiers que ces faits ne sont pas dignes d'intérêt et de foi. Ils se rebutent trop vite ! Ce n'est quelquefois qu'à la vingtième, à la trentième séance que les observateurs commencent à obtenir un résultat. C'est après des années et des années de recherches, — dix, quinze, vingt ans même ! — que les savants étrangers ont rendu leur verdict ! Combien d'années a duré l'enquête de tes confrères ?... Il est d'ailleurs remarquable que la plupart des savants qui ont consacré une partie de leur existence à l'étude de ces faits inclinent à être favorables à la thèse spirite et plus souvent encore, lui sont tout à fait acquis (2), tandis

(1) *La psychologie inconnue*, par Boirac. Préface de la 2e édition, citée en partie dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, de G. Delanne, n° de février 1913, p. 485 et suiv.

(2) On peut dire que « tous les hommes de science qui y ont consacré le temps nécessaire sont tous devenus des spirites convaincus. » (G. Delanne. *Les apparitions matérialisées*, tome I, p. 11.)

que les savants qui la rejettent sont ceux qui n'ont exploré ce domaine que d'un pas hâtif et superficiel...

D'ailleurs, sont-ils bien qualifiés pour ce genre d'études ? On ne s'improvise pas expérimentateur spirite ! Ici, la science vulgaire, fût-elle illustre, perd ses droits ! On l'a dit fort justement, en fait de recherches psychiques, les savants qui ne les connaissent « que par ouï-dire » « n'ont pas beaucoup plus de compétence spéciale que des gens du monde » ou des « journalistes », « et ce sont eux qui un certain jour se réuniront pour examiner les résultats obtenus par les premiers (les « chercheurs extra-scientifiques ») et leur donneront, s'il y a lieu, la consécration définitive ou les déclareront nuls (1) ! » Combien cette anomalie est plus choquante encore quand il s'agit de l'expérimentation spirite proprement dite ! Qu'il avait raison, le grand Kardec ! Il faut des années pour faire un médecin, il faut les trois quarts d'une vie pour faire un savant et on pense acquérir du jour au lendemain la science de l'Au-delà !...

Et je n'oserais pas répondre du sérieux de nos officiels ! L'exemple de ce savant qui trouvait dans ses études matière à « batifoler » me laisse rêveur... Et l'un de nos savants expérimentateurs ne s'amusa-t-il pas certain jour à simuler un phénomène en pleine séance ? Quelle bonne farce ! Je ne voudrais pas étendre à tous le péché de quelques-uns. N'importe ! Je n'ai guère confiance... Or, dans ces sortes de recherches, le sérieux s'impose, non seulement par raison de convenance, mais par raison de nécessité ! C'est un fait d'expérience, mille fois attesté, que le recueillement des âmes est nécessaire à l'émission harmonieuse des fluides et à la production des phénomènes... Et je ne serais d'ailleurs nullement surpris — tu vas te tordre ! — que les Invisibles ne voient pas du tout la nécessité de se mettre en frais pour convaincre des incrédules qui ne demandent peut-être qu'à n'être pas convaincus ! Ils savent bien que le progrès de la science n'a pas besoin du concours des Académies !... Quel dommage qu'on soit si volontiers sceptique, inconstant, léger et blagueur dans notre beau pays de France !... Ah ! que nos savants sont bien de chez nous !...

DANIEL. — Tu es sévère !

VERGET. — Mais juste ! Et puis non ! Si vous saviez leur façon, parfois, d'expliquer les faits ! C'est à n'y pas croire ! Un exemple. Ces messieurs croient apercevoir un cheveu entre les mains du médium, occupé à faire bouger, sans contact, par l'imposition des mains, une large feuille de caoutchouc. Ah ! ah ! On l'y prend, cette fois ! Il la leur bâille belle, avec son fluide !... Vous pensez que ces hommes de science, entraînés par un long exercice à se défier des impressions de leurs sens, vont s'emparer du corps du délit, afin de s'assurer

(1) Boirac. Préface de la deuxième édition de *La Psychologie inconnue*... déjà citée.

de sa réalité? Allons donc! Ne l'ont-ils pas vu, de leurs propres yeux vu? Pas d'erreur! Il y a fraude! Et voilà comment on écrit l'histoire! Voilà comment des savants font de la science! Or, à plusieurs reprises, en Italie, devant des commissions d'expérimentation, le même fait s'était produit, avec le même médium. Et les savants italiens, plus avisés que les savants français, ayant songé à saisir le cheveu frauduleux, avaient découvert que ce cheveu n'était autre qu'un filament fluidique, qu'ils purent voir, toucher, étirer, photographier! Le prétendu fluide n'était pas un cheveu : c'est le prétendu cheveu qui était un fluide (1)! Non, décidément, il faudra que nos savants changent de méthode! La science nouvelle n'a guère à compter sur eux. A qui la faute! Mais qu'importe! Ils se sont, au cours des siècles refusés à tant de découvertes qui se sont passées d'eux qu'il n'y a pas lieu, cette fois encore, de s'étonner ni de s'alarmer. Une fois de plus ou de moins.., Au reste, il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'ils se rendent à l'évidence! Ils viennent — qui l'eût cru! — de s'occuper des sourciers! Les spirites auront bien leur tour.

MADELEINE. — Je crains que votre doctrine n'ait pas que la science contre elle! N'est-il pas cruel et n'est-il pas sacrilège à l'homme de projeter la lumière sur l'Au-delà, d'éclairer la vie des morts? N'est-ce pas, ainsi que le regrette Maeterlinck, détruire le charme bienfaisant du mystère! N'est-ce pas violer les secrets de Dieu? La religion ne vous suivra pas!...

VERGET. — La religion officielle, peut-être. Non plus que la science officielle! Aucune des orthodoxies! Les Eglises tremblent pour leurs dogmes et pour leurs recrues! Mais la vraie religion, si! Qu'a-t-elle à craindre de nous? Ne la servons-nous pas? Sa morale est la nôtre — celle du Christ lui-même — et nous la propageons — nous efforçant comme elle de ressusciter l'Ange dans l'homme que l'exil de la foi a livré en proie à la Bête. Nous disons aux faits de venir attester ses actes de foi! Nous démontrons l'immortalité qu'elle prêche. Nos chers morts, qu'elle prétend vivants, nous montrons qu'ils vivent, et comment il vivent! Nous authentiquons ses miracles, auxquels on ne croyait plus, et qui éloignaient d'elle. Ecoutez Myers : « Grâce à nos travaux, avant un siècle il n'y aura pas un homme intelligent pour douter de la résurrection du Christ tandis que sans nos travaux, avant un siècle il n'y aurait pas eu un homme intelligent pour y croire (2)! » Cette révélation est-elle un mal? L'homme trouve-t-il moins

(1) Lire cette plaisante histoire dans l'ouvrage de G. Delanne, *Les apparitions matérialisées des morts*, p. 611 et suiv.

(2) Cité par Albin Valabrègue dans le *Bulletin de l'Union spiritualiste* qui contient son beau drame « L'heure du Christ » (nos 2 et 3, 1910). Que le spiritisme est utile à la Religion, que le spiritisme est une Religion, de Valabrègue l'a montré admirablement — avec sa nerveuse et ardente éloquence d'artiste et d'apôtre — dans son récent discours au Con-

de goût à la vie quand il sait qu'elle est immortelle ? Trouve-t-il plus d'horreur à la mort quand il sait qu'elle n'est pas le Néant ? Trouve-t-il moins de charme à la survie, quand il sait quelles félicités l'y attendent s'il se donne la peine de les mériter? A ceux qui jouissent des faveurs de la fortune et de la gloire, il peut être indifférent, voire agréable d'ignorer à jamais le secret d'outre-tombe. Mais qu'ils veuillent bien considérer qu'il n'en va pas de même pour la plupart des hommes qui, ayant sujet de se plaindre de la vie présente ont intérêt à savoir, eux, s'il ne leur sera pas enfin rendu justice dans une vie future. Le mystère !... Oui, il recèle une poésie divine, et l'homme le chérit! Et comment se fait-il cependant que depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, les hommes aient employé toutes les forces de leur pensée à tâcher de sonder l'énigme de l'univers et de soulever le voile de la destinée ? N'est-ce pas que les hommes aiment aussi la clarté et qu'il y a des vérités qui leur sont nécessaires ? Ces lumières, Dieu ne nous les accorde pas toutes, et la création réserve sans doute d'éternels mystères au rêve des hommes. Rassurez-vous donc, Madame, et Maeterlinck aussi ! Et réjouissez-vous sans remords des révélations que Dieu nous envoie par l'office des Invisibles. S'ils viennent à nous, c'est parce qu'il le veut bien, pour notre édification et pour notre consolation. Il leur permet d'apporter la foi à ceux qui doutent, la vertu à ceux qui chancellent, l'espoir à ceux qui gémissent.

MADELEINE. — Mais ne risque-t-on pas, à les évoquer, de compromettre ou de retarder leur progrès ?

VERGET. — Seriez-vous théosophe, Madame ? C'est la grande objection qu'ils nous adressent, la plus noble qui nous ait été faite, et qui vise d'ailleurs, non pas la vérité de nos croyances, mais la légitimité de nos pratiques. Aussi est-ce moins une objection qu'un reproche. Assez peu fondé d'ailleurs ! Les Esprits étant libres de rester sourds à notre appel, s'ils y répondent, c'est qu'ils le veulent bien. Le plus souvent ils ne demandent pas mieux, étant attachés à nos demeures, qu'ils n'ont pas encore le pouvoir ou n'ont pas le désir de quitter. Au reste, les minutes qu'ils distraient, à notre intention, de leur éternité, sont-elles vraiment pour eux du temps perdu ? N'en retirent-ils pas un profit par leur avancement même ? Beaucoup ont déclaré que c'était pour eux une mission d'apporter aux hommes la preuve de leur survivance ou le bienfait de leur enseignement. Il est aussi des âmes errantes qui viennent chercher auprès de nous des condoléances et des prières et qui s'en retournent apaisées et réconfortées pour un temps.

grès spirite de Genève (« La Religion de demain ») — comme il l'avait montré déjà dans son noble ouvrage, *Le Fils de l'Homme*. Au reste, Valabrègue, fervent spirite, est en même temps le fondateur du *Nouveau Christianisme*. Lire aussi toute l'œuvre — sublime — de Léon Denis.

D'autres, qu'anime l'esprit de sacrifice, se vouent à la consolation de leurs chers affligés, et il ne se peut pas que leur dévouement ne leur soit compté. La sublime rigueur des Théosophes me paraît une insulte à la misère humaine et à la justice divine. Ah ! si un jour votre chère Florence...

(A ce moment, trois coups frappés dans la table font sursauter Daniel et Madeleine.)

VERGET. — N'ayez pas peur ! Ce n'est qu'une âme ! Ne vous ai-je pas dit que j'étais médium ?

(Il pose les mains sur la table qui tout de suite s'agite.)

VERGET. — Peut-on savoir...

(La table épelle : « Florence ». Daniel et Madeleine se regardent, pâles, hagards.)

VERGET. — Qu'est-ce que je vous disais ?

(La table reprend : « Obscurité. » Verget abaisse les stores des fenêtres. La pénombre se fait dans le cabinet.)

VERGET. — Mes amis, un événement se prépare. Ouvrez les yeux !...

(Il appuie ses mains sur l'épaule de Daniel, qui tremble. Puis il tombe, assoupi, sur une chaise. Un silence de mort. Tout à coup, en face des personnages, un petit nuage blanc s'élève du plancher, grandit, se condense, s'illumine, puis, arrivé à hauteur d'homme, s'évapore en un clin d'œil, et Florence, la vraie Florence en surgit, radieuse et douce. Daniel et Madeleine tombent à genoux, en poussant un grand cri, les mains jointes.)

FLORENCE (De sa voix bien connue, mais perceptible à peine). — Papa, la mort est une angoisse entre deux Infinis (1) !

(Madeleine étend les mains vers l'Apparition qui, à ce moment, s'évanouit. Un temps. Puis Verget, épuisé, va relever les stores, tandis que Daniel et Madeleine, les yeux pleins de larmes, s'étreignent longuement, réconciliés.)

(1) Antiphrase du mot de R. Thiaudière cité par P.-H. Loyson dans *Les âmes ennemies* : « La vie est une angoisse entre deux néants. »

FIN

AVANT LA FOI SPIRITE

Sonnet au limier

Quand le limier tenace a chassé tout le jour
Le nez au ras du sol, à travers bois et plaine,
Et que, moins courageux ou moins puissants d'haleine,
Ses compagnons lassés l'ont quitté tour à tour,

Si la piste devient enfin trop incertaine
Il s'arrête soudain, lève son museau lourd,
Brusquement dégrisé. Dans la forêt lointaine
Les grands souffles du soir passent en un bruit sourd.

Il écoute... Aucun son de la trompe de cuivre !...
Lors, il se sent perdu, seul, et pleurant sur lui
Il hurle longuement, tristement dans la nuit !

Mon âme trop ardente et tenace à poursuivre
L'Idée, hélas s'égare en son labeur ardu !
Et comme le limier elle crie « Au perdu » !

DIDIER DELAUNAY.

Echos de l'Au-delà

La possession de Dieu

Communication d'un célèbre écrivain contemporain.

Prière. — Mon Dieu donnez-moi de vouloir ce que je dois vouloir, d'aimer ce que je dois aimer ; éclairez-moi sur ce que je dois voir et comprendre ; mettez la sincérité dans toute ma conduite, et *soyez vous-même ma récompense.*

Question aux invisibles. — La possession de Dieu peut-elle être réellement la récompense *de l'âme ici-bas ? n'est-ce pas une fiction ?*

Réponse. — Ce n'est pas une fiction c'est une réalité, c'est une sérénité résidant au fond de l'âme que l'homme injuste et trompeur, habitué à voir et à chercher le mal partout et dans tout, ne connaît pas, ne soupçonne même

pas, Dieu est la source de toute justice, de toute vérité, Dieu c'est la lumière qui luit dans les ténèbres, c'est la voie droite : or, celui qui possède au fond de son cœur le *désir* intense de la justice et de la vérité, celui-là *demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui*, il possède un avant-goût de l'éternelle félicité, il a en lui-même un trésor qu'une armée rangée en bataille ne saurait lui ravir, l'âme qui possède ce trésor est au-dessus des afflictions de la terre, elle n'en est pas exemptée, mais elle les surmonte avec plus de légèreté, elle a la confiance intense que son Dieu ne l'afflige que pour un temps, que cette épreuve est celle du sculpteur qui use la pierre et la polit pour en faire sortir un édifice de Gloire et quand les eaux salutaires de l'affliction auront baigné cette âme, elle en sortira pure et comme revivifiée.

Communication d'un célèbre écrivain contemporain donnée le 12 avril 189... quelques jours après sa mort

Ma chère Maman, mes bien-aimés,

J'ai tant à vous dire ! Depuis que je vous ai quittés, tant d'impressions étranges, inattendues, sublimes, sont venues tour à tour m'assaillir que je suis comme un homme hors de sens. Ce que j'éprouve est si différent des sensations du monde physique que ma pensée a peine à se ressaisir et à exprimer tous les sentiments qui m'agitent.

Des ailes, avoir des ailes ! s'évader subitement de cette chrysalide qu'est la vie, se trouver des ténèbres transporté dans une lumière, dans un rayonnement d'infini, être comme l'hirondelle dans le ciel bleu, ne plus sentir le poids de son corps qui vous ligote étroitement ; vivre ! vivre dans une atmosphère de légèreté, d'harmonie, de pureté, devenir un être aérien diaphane, libre enfin ! après un si cruel enchaînement.

O mes bien-aimés ! pardonnez-moi ce retour égoïste sur moi-même qui viens à vous dans votre angoisse et dans la tristesse du départ. Devrais-je vous parler de mon ivresse, de ce bonheur d'exister encore et de plonger dans cette vie magnifique et inconnue, lorsque votre cœur se gonfle à mon seul souvenir?

Non, je ne devrais pas ; mais voyez-vous, c'est plus fort que moi ; et vous le comprendrez, vous les témoins journaliers de mes souffrances, vous comprendrez que je vous crie ma délivrance, et que sorti de mon long supplice, je vous jette ces paroles qui débordent malgré moi de mon cœur. Et puis, mes bien-aimés, j'ai le secret espoir de faire passer ces palpitations de vie qui m'agitent jusque dans vos âmes, je voudrais que le frissonnement de ces sphères magnifiques se transmît à votre chair que vous sentissiez un peu le souffle de la vie éternelle vous effleurer et vous faire tressaillir. Les mystères noirs et troublants de la destinée, où sont-ils maintenant ? Disparus ! devant

la continuité de l'être, devant ce merveilleux réveil de la pensée. Tandis que l'homme croit que tout se clôt avec le sépulcre, ou qu'il s'imagine une pâle et incolore vie d'outre-tombe, il se découvre plus vivant, plus agissant, plus sensible, plus homme que par le passé.

Quand je regarde en arrière, et que j'égrène mes jours comme les perles d'un collier, je vois surgir au fur et à mesure l'admirable enrichissement de mon être sous les successives atteintes de la douleur, tout ce pénible travail ; ce martellement de la pensée qui peu à peu s'affine, s'éthérise, se dépouille des grossières attaches terrestres, et s'imprègne progressivement de la grande beauté mystérieuse, de la pitié cachée que recèle l'infini. Vous me pleurez mes aimés, comme disparu de votre existence. Les journaux de tous les pays se sont répandus en regrets sur la cruauté de la mort qui fait rentrer dans le néant les intelligences éphémères.

Pourquoi ces pleurs et ces regrets devant l'homme immortel ? Non pas immortel par ses œuvres que le temps finira par rejeter dans l'oubli; mais immortel parce qu'il aura eu de meilleur en lui-même, immortel par les conquêtes de son intelligence, immortel surtout par la pitié qu'il aura eue pour ses semblables. Qu'elle est vraie cette parole du Christ : « Il est beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup aimé. »

Les erreurs nées de la vie aux mirages trompeurs, nées de la société, nées de l'éducation sont balayées par la vague de cet amour humain qui met au cœur de l'homme l'indulgence et la pitié; les seules choses par lesquelles il soit vraiment grand ; car devant la majesté des œuvres de l'infini toutes ses œuvres à lui sont petites et vaines.

Ma vie n'a pas été exempte de fautes, hélas ! comme homme, j'ai erré, j'ai souvent suivi la voie fausse des passions, mon âme s'est abaissée à commettre bien des actes blâmables ; mais la loi universelle et sublime qui règle le monde, la grande loi de bonté et d'amour m'a absous de bien des torts pour avoir aimé les petits, les humbles, ce qui souffre, et avoir essuyé quelques larmes.

Mes contemporains m'ont appelé maître, ils m'ont couronné du laurier d'Apollon, ils m'ont même accordé du génie, et lorsque je me suis trouvé devant les portes du paradis, saint Pierre n'a pas ouvert au poète, ni à l'homme illustre ; mais au brave homme qui se cachait dans l'âme du poète.

Toutefois le poète n'a pas été sans avoir eu sa récompense, qui dit bonté dit beauté ; qui dit intelligence dit harmonie, et dans ces régions où s'épanche la lumière immortelle et divine de l'esprit; l'amant de la parole humaine a pu contempler le verbe éternel dans ses manifestations créatrices ; la parole divine dans les frémissantes strophes dont elle berce les mondes. Mes chéris, vous tous dont l'affection profonde et douce a comme ouaté ma vie de tendresse vous dont la pieuse sollicitude a su m'aider à gravir mon calvaire ;

de ces régions libres et heureuses où résident la vraie beauté et la vraie lumière, mon cœur ne vous a point oubliés.

Dépouillée de toutes les contraintes terrestres qui mettent des barrières aux sentiments les plus purs et les plus vrais, mon âme dans la plénitude de ses facultés reconquises, vous entoure de son amour comme une gloire d'or vivante.

Mes pensées, poussières de célestes étoiles, ailes impalpables hantent mon logis, et font autour de vous une vibration que votre cœur peut saisir. Oui, mes bien-aimés, je ne suis pas mort pour vous; les liens mystérieux qui nous rattachent, fils invisibles et ténus n'ont pas été brisés; la mort n'a fait qu'anéantir ce corps par lequel j'ai tant souffert, elle n'a pas atteint ce cœur qui vous a tant aimés.

Mon ombre est une lumière, mon fantôme une radieuse apparition, et je reste à votre foyer le mari, le fils, le père, l'ami, celui auquel on peut tout dire et tout confier ; celui qui aura une consolation pour toutes vos peines, une larme pour toutes vos douleurs, un appui pour toutes vos faiblesses et un cœur pour vous aimer tous.

X.

BUREAU DE JULIA

Il avait été question, après la mort de William Stead, de la fermeture du Bureau de Julia, ceci à cause du manque de fonds. On sait que W. Stead donnait au Bureau une subvention annuelle de 25.000 francs. Comme il n'était pas riche, il devait beaucoup travailler, malgré son âge avancé, pour gagner cette somme si importante, ce qui décuple la valeur de sa générosité.

Ce n'est qu'avec regret que Miss Estelle Stead, qui n'est pas seulement une actrice de talent, mais aussi une spirite ardente, a vu l'œuvre de son père se trouver ainsi interrompue. Elle vient d'ouvrir une souscription pour rendre possible la reconstitution du Bureau Julia ; des sommes assez importantes ont déjà été souscrites.

En attendant, dans la maison de Wimbledon, où était installé le Bureau Julia, a lieu actuellement une série de séances de Mme E. Wriedt, le fameux médium à « voix », organisées par le Vice-Amiral W. Usborne Moore. Ces séances, qui ont commencé le 1er mai, se poursuivront jusqu'à la fin de juin.

A ce propos, nous annonçons qu'un deuxième volume, faisant suite aux *Lettres de Julia*, est en préparation, nous en commencerons la publication prochainement dans la *Revue Spirite*.

Causeries Philosophiques

Quelques conséquences. — Le spiritisme.

Dans la précédente causerie nous avons reconnu que l'esprit est l'unité indivisible de l'Intelligence. Et du fait qu'il est indivisible, il en résulte qu'il est indestructible, immortel et éternel ; il n'a pas eu de commencement et il n'aura point de fin. Il en résulte aussi que, la vie de l'homme étant limitée, son esprit continue d'exister après la mort du corps. Et il est dès lors dans l'ordre des choses possibles que, dans certaines conditions, il communique avec les vivants. Par suite notre théorie n'exclut pas le spiritisme qui s'occupe de ces sortes de communications. Elle a donc un avantage sur bien d'autres qui ne permettent pas de concevoir de tels rapports comme rentrant dans leur cadre et comme pouvant être expliqués.

Ce fait seul démontre leur insuffisance. Il indique qu'elles doivent limiter leur sphère à l'ordre de phénomènes qui leur ont donné naissance et ne pas vouloir l'étendre au reste du monde. Dans le domaine qui leur est propre elles rendent des services ; transportées au delà, elles induisent en erreur. Le spiritisme est un fait important, qu'on ne peut pas nier et dont les conséquences sont très grandes. Il nous apprendra bien des choses lorsqu'il sera pris au sérieux par les savants, par ceux qui ont l'habitude de raisonner et d'observer. Il nous dévoilera bien des mystères quand on voudra l'étudier sans parti pris. Toute hypothèse qui le méconnaît ne saurait prétendre à expliquer la Vie, l'homme et l'univers. Elle doit rester cantonnée dans la science qui a provoqué son éclosion. Elle n'est pas susceptible de s'étendre à l'Au-delà.

Mais si notre hypothèse contient le spiritisme dans son cadre, ce n'est pas sur ses données qu'elle a été échafaudée. Il n'en est pas la base. Celle-ci est ailleurs et elle est bien indépendante des données spirites.

Le spiritisme s'occupe des communications entre les vivants et les morts et, des résultats qu'il obtient, il en conclut que l'esprit continue d'exister après la mort du corps et qu'il n'est pas anéanti par elle. C'est par une voie toute différente et pour ainsi dire opposée que nous arrivons à la même conclusion.

Nous partons de ce fait, universellement reconnu, que l'intelligence existe chez l'homme, et même chez les animaux. Hypothétiquement et pour la commodité des idées nous la représentons par une substance. Nous examinons ses productions et nous reconnaissons qu'elles portent un cachet qui les distingue des effets des forces aveugles. Nous trouvons ce même cachet dans des œuvres qui ne sauraient être attribuées à l'homme ni à aucun être

vivant. Et nous en concluons qu'il y a de l'intelligence en dehors de l'homme et des êtres vivants, ce qui s'accorde bien avec l'idée d'une substance pouvant être répandue dans tout l'univers. Nous examinons cette substance au point de vue de la divisibilité, et nous reconnaissons qu'elle est formée d'unités indivisibles et par suite indestructibles et éternelles. Par conséquent l'esprit de l'homme ne peut pas périr. Il doit survivre au corps, exister en dehors de lui, et la communication de ces esprits désincarnés avec ceux des vivants est dans l'ordre des choses possibles. Sa réalité est à vérifier. C'est ce dont s'occupe précisément le spiritisme, et dont nous ne nous occupons pas, nous bornant à la théorie et aux faits acquis.

Le spiritisme et notre méthode ont ainsi des points de départ qui ne sont pas du tout les mêmes. Ils suivent une marche pour ainsi dire opposée, et ils arrivent à la même conclusion, l'existence des esprits en dehors des vivants. Ils trouvent ainsi l'un dans l'autre la confirmation de leurs déductions. Ils se prêtent un mutuel appui tout en se contrôlant et en restant indépendants l'un de l'autre.

L'immortalité de l'esprit et la persistance de la personnalité après la mort du corps se trouvent établies de cette façon par deux moyens différents, l'un théorique, l'autre pratique.

Origine des esprits

Ce que nous venons de dire indique déjà que nous n'adopterons les opinions des spirites que tout autant qu'elles s'accorderont avec notre thèse. Nous respecterons les faits qu'ils ont mis en évidence, mais nous nous réservons de les interpréter d'après les principes que nous avons admis. Le spiritisme ne semble d'ailleurs pas avoir des idées bien arrêtées et à lui. Il s'est attaché à provoquer des phénomènes plutôt qu'à les systématiser.

En ce qui concerne l'origine des esprits, les uns disent qu'ils ont été créés par Dieu, suivant en cela la doctrine spiritualiste et religieuse qui proclame un Dieu créateur de tout. Les communications des esprits n'ont contredit en rien cette affirmation. Mais les désincarnés ne semblent pas posséder, sur ce point surtout, des connaissances plus étendues que les vivants.

La création s'appliquerait-elle au périsprit, cette partie de l'âme constamment modifiable, alors que l'esprit est incréé ? Les idées qu'on se fait sur de tels sujets sont d'abord vagues et imprécises comme les mots qui servent à les exprimer. Elles cachent bien souvent quelque chose de vrai, mais, comme enveloppé dans des nuages et difficile à distinguer. Aussi faut-il se garder d'une interprétation littérale, mais bien plutôt chercher ce qu'il peut y avoir au fond. Le périsprit étant un composé, implique une création. Mais il ne faut pas alors en exclure l'esprit du sujet car il y a pris certainement

part. Et le périsprit se forme aussi bien pendant l'existence terrestre que dans l'Au-delà. Il n'est donc pas l'origine de cette idée de création divine.

Ni la raison, ni l'observation, ni un sentiment intérieur ne tendent à attribuer à Dieu la création des esprits. Cette idée paraît bien reposer exclusivement sur l'imagination.

D'autres, adoptant le point de vue évolutionniste et matérialiste, pensent que l'esprit a son origine dans le minéral, qu'il passe de là dans le végétal et ensuite dans l'animal pour s'élever plus tard jusqu'à l'homme. Mais n'est-ce pas le résultat d'une confusion ? Faisant une distinction entre l'intelligence présente et agissante d'un côté et ses œuvres de l'autre, nous admettons que l'esprit a pu intervenir dans la composition de l'atome, dans l'organisation du cristal et celle du végétal, mais qu'il ne s'y trouve pas actuellement inclus car aucune intelligence n'y manifeste sa présence et nous n'y voyons en action que des forces aveugles. Faute de faire la même distinction et dominés par l'idée évolutive, ceux-là n'ont-ils pas pu croire que l'esprit avait son origine dans le minéral ? Tandis que, selon nous, il peut y avoir dans le minéral le point de départ d'un certain travail, mais non le germe même de l'intelligence.

Il y en a enfin qui, séduits par les découvertes vraiment merveilleuses relatives aux vibrations lumineuses et électriques et à leurs longueurs d'onde, attribuent tout à un monisme universel et le croient capable de produire l'intelligence, la vie et la pensée, sans arriver toutefois à se rendre compte de son mécanisme. Ceux-là sont dominés surtout par leur foi en la science, comme d'autres croient à la vertu des pratiques religieuses. Cependant, devant certains problèmes, la science est obligée d'avouer son impuissance malgré l'absolu de ses prétentions.

Les spirites n'ont donc pas d'idée raisonnée et à eux sur l'origine des esprits. Ils ont adopté, suivant le penchant de chacun, celles des spiritualistes, des évolutionnistes ou des monistes sans chercher à se rendre compte de leurs conséquences. Ils ne pourraient que gagner cependant à l'adoption d'une doctrine s'accordant bien avec les phénomènes qu'ils étudient et mettent en évidence sans méconnaître aucun fait scientifique ni aucun sentiment humain. Tel est le caractère de celle que nous exposons et qui se réserve ainsi sur le point qui nous occupe. *L'esprit étant indivisible, est par cela même indestructible et éternel ; il a toujours existé ; il n'a pas eu de commencement et il n'aura point de fin. Il n'y a donc pas eu pour lui de création.*

Le spiritisme rencontre un écueil précisément dans les théories même auxquelles se sont ralliés ses adeptes, car ces théories n'expliquent pas et ne peuvent pas expliquer la formation de l'intelligence, bien que son existence et son rôle prépondérant soient indéniables, et encore moins sa constitution

par un esprit immortel. Elles recherchent toutes comment elle peut prendre naissance ; elles veulent pénétrer le secret de son origine en la supposant récente. Or tout ce qui a été créé est par cela même un composé sujet à être détruit, et cela ne s'accorde pas avec la persistance de l'esprit après la mort du corps. Logiquement les adeptes du matérialisme, du monisme et de l'évolutionnisme doivent combattre le spiritisme comme étant une chose incompréhensible pour eux.

Les spirites ont donc tout avantage à rejeter de pareilles conceptions et à adopter celle qui s'accorde le mieux avec les divers points de leurs expérimentations, c'est-à-dire celle de l'esprit incréé.

Origine du caractère, des aptitudes, des instincts, des passions

L'immortalité et l'éternité de l'esprit est en harmonie avec l'hypothèse des vies successives, reconnue par le spiritisme et confirmée par cinq ou six moyens différents et indépendants l'un de l'autre. Par leur ensemble et leur concordance ces diverses preuves permettent de la considérer comme une réalité. Son accord avec notre système ne fait que donner plus de force à celui-ci.

On a, de cette façon, l'explication des différences que les hommes présentent entre eux. Si notre esprit, centre de notre personnalité, a toujours existé, s'il a vécu plusieurs fois sur la terre, les milieux n'ont pas été semblables pour tous, si même il y en a eu d'identiques, et chacun s'y est comporté à sa façon en vertu de la liberté dans le vouloir qui caractérise l'intelligence. Il n'y a certainement pas deux personnes dont le *moi* ait eu, de toute éternité, un passé pareil comme exercice de la volonté et comme circonstances. De là cette infinité de goûts, d'aptitudes, d'instincts, de caractères qui distinguent chacun de nous et qui font qu'il n'y a pas deux personnes exactement semblables. Et dans aucune autre supposition ce fait, absolument incontestable et général, n'est expliqué d'une manière satisfaisante. Aucune n'accorde à l'esprit une antériorité sans limite qui, à elle seule, rend compte de la diversité observée.

C'est dans le périsprit que résident les facultés innées. Le périsprit, dit M. Gabriel Delanne dans *l'Évolution animique*, « emmagasine, enregistre, conserve toutes les perceptions, toutes les volitions, toutes les idées de l'âme : non seulement il incruste dans sa substance tous les états de l'âme déterminés par le monde extérieur, mais il est aussi l'immuable témoin, le recéleur indéfectible des pensées les plus fugitives, des rêves à peine entrevus ou formulés. C'est lui le gardien fidèle, le texte indestructible de notre passé... Il est par excellence le conservateur de notre personnalité, car c'est

en lui que réside le souvenir. Jamais l'esprit n'abandonne son enveloppe, c'est la tunique de Nessus, mais c'est aussi le baume consolateur. »

Nous expliquerons comment se produit cet enregistrement automatique et de quoi est composé le périsprit lorsque nous étudierons les lois de la pensée. Pour le moment nous admettons son existence et son rôle, en accord parfait avec notre théorie.

Les inégalités sociales

Ce que nous apportons en naissant est le résultat de nos existences passées et il influe considérablement sur l'existence présente. Les inégalités sociales proviennent surtout de la diversité très grande que présente le fond même de la personnalité, jointe à l'orientation de la volonté. Le milieu dans lequel nous sommes appelés à vivre a une influence bien moindre. Le kleptomane vole, non par besoin, mais pour satisfaire un penchant. Le prodigue ne sait rien conserver malgré les privations que cela lui fait endurer. L'homme économe accumule toujours des richesses, non par besoin, mais par habitude. Celui qui est honnête résiste à la tentation à laquelle succombe celui qui ne l'est pas. L'inactivité pèse à l'un et le travail rebute l'autre. Deux frères issus des mêmes parents, élevés de la même façon, dans le même milieu, diffèrent souvent d'aptitudes, de caractère et se dirigent chacun à sa manière. En tout, notre conduite est dictée par cette force intérieure particulière à chacun de nous, acquise ou voulue.

Il faut reconnaître cependant que le milieu influence les âmes faibles, celles qui ne réagissent pas et se laissent entraîner par ce qui les entoure. Son action est en raison inverse de la force de volonté.

Ceux également qui ne croient pas à une vie à venir et n'admettent d'autre réalité que les jouissances terrestres, tournent leur esprit vers celles-ci et recherchent les plaisirs plutôt que leur amélioration morale. Ils sont dès lors beaucoup plus sensibles à leur situation matérielle, davantage incapables de s'affranchir des circonstances et exposés à souffrir beaucoup plus que ceux qui, persuadés de la perpétuité de l'existence, attendent de l'effort personnel et de la tranquillité de leur conscience les joies les plus désirables. Ils sont mal orientés du fait de leur croyance.

De telle sorte que les doctrines philosophiques et religieuses ont bien plus d'influence sur le bonheur individuel, même terrestre, que les prétendues améliorations sociales promises par les politiciens, très alléchantes sans doute, mais essentiellement décevantes.

Ces choses-là peuvent s'observer tous les jours. Elles sont en corrélation parfaite avec notre hypothèse. Et elles démontrent l'inanité de tous les moyens préconisés pour rendre les hommes égaux. Il est vrai que ces moyens

sont dictés, la plupart du temps, par le désir d'obtenir des suffrages et de dominer ensuite ceux qu'on aura flattés de la sorte. Ils sont pour le peuple ce qu'est l'appât jeté au poisson pour le prendre. Ils vont à l'encontre de l'effort personnel qui est le seul moyen de relèvement.

S'il n'y avait pas ce passé éternel qui rend infiniment faible l'action du milieu actuel, et la liberté du vouloir qui fait que chacun s'y comporte à sa manière, si l'homme était un être neuf datant de la naissance et formé par les circonstances, l'égalité dépendrait des conditions sociales, qui sont faciles à modifier, et il y a longtemps qu'elle aurait été réalisée. Tandis que les tentatives fort nombreuses qui ont été faites dans ce but n'ont jamais abouti. Leur insuccès prouve qu'elles ont un point de départ faux.

Il n'en résulte pas que nous ne devions compatir aux misères des autres, bien loin de là. Mais pour que notre aide soit utile, il faut que celui qui en est l'objet commence par s'aider lui-même. On ne saurait trop se méfier de ceux qui veulent l'aider malgré lui et aux dépens d'autrui, mais non sans quelque profit pour eux. L'aide morale sera souvent plus efficace que l'aide matérielle. Que peut la meilleure des charités ? Et que ne peut pas, pour son bien, l'activité de l'individu ? L'assistance la plus générale et la plus large ne saura jamais compenser l'effet pernicieux de fausses doctrines. Ce sont elles qui engendrent le paupérisme, la misère et toutes les malfaisances dont nous souffrons.

Notre hypothèse appuie la véritable charité, celle de l'homme qui cherche à faire du bien avec son propre fond, par la parole, par l'exemple et aussi par le secours matériel quand il y a lieu. Elle combat celui qui,sous prétexte d'amélioration sociale cherche surtout son avantage et ne fait aucun sacrifice personnel.

Base de la morale

Cette conception donne à la morale une base des plus solides.L'homme doit recevoir tôt ou tard la récompense du bien qu'il a fait et la punition de ses fautes puisqu'il a l'éternité devant lui et que les esprits, autant et plus que les humains, ont horreur du mal et vénèrent le bien. La mort ne libère donc pas le malfaiteur et il aurait tort de compter sur cet événement pour effacer ses forfaits.

N'a-t-on pas remarqué que tous les auteurs qui ont écrit sur la morale en ont reconnu l'excellence et la nécessité, mais qu'ils ont été fort embarrassés pour lui trouver une sanction inéluctable? Il est certainement avantageux de se bien conduire et on voit beaucoup de gens expier leurs erreurs avant la fin de leurs jours. Mais il y en a cependant qui y échappent. Si la tombe n'est pas l'anéantissement final, si la personnalité subsiste toujours et ne peut

pas être détruite, le coupable ne cessera pas d'avoir le châtiment en perspective et il n'y échappera pas.

Nous voyons trop souvent, hélas ! des souffrances qui nous paraissent imméritées et des crimes qui restent impunis, des gens qui jouissent sans peine et d'autres qui travaillent sans avoir aucune joie ; certains font des fortunes scandaleuses et peu honnêtes, d'autres éprouvent des pertes que toute leur prudence ne peut éviter ; les uns compromettent une santé florissante, d'autres soignent toute leur vie un corps souffreteux. Nous croyons voir dans tout cela des injustices du sort, et les efforts faits pour les corriger n'arrivent bien souvent qu'à les aggraver. On n'y pourrait rien comprendre si la vie présente était le seul épisode de notre existence. Tandis que ces situations opposées peuvent n'être que les justes conséquences l'une de l'autre. Nous avons le sentiment d'une justice immanente et nous la désirons. L'immortalité de l'esprit avec le recommencement de l'existence terrestre nous donnent l'explication de son fonctionnement et nous assurent de sa réalité.

La morale, la pratique du bien et de toutes les vertus sont des choses excellentes, tout le monde le reconnaît. Mais sur quoi reposeraient-elles sans cette justice immanente, sans l'immortalité et l'éternité de l'esprit qui subit tôt ou tard toutes les conséquences de ce qu'il a fait ou voulu? Quelles en seraient les assises si tout se terminait à la vie présente ?

Les théories matérialistes ont fait beaucoup de mal car elles ont été destructives de la morale faute de pouvoir lui trouver en elles-mêmes une justification. Elles ont favorisé l'éclosion de toutes les mauvaises passions n'ayant aucune base pour pouvoir les condamner. Et de fait, si tout finissait à la tombe, jouir le plus possible ne serait-il pas le but de la vie, ainsi qu'elles l'indiquent? Il est facile de remarquer que tous les jouisseurs et tous les malfaiteurs s'inspirent de ces théories qui n'apportent aucun frein à leurs entraînements et justifient leurs aberrations. D'autre part elles n'ont apporté aucun éclaircissement aux problèmes dont elles voudraient détenir seules la solution.

Cette solution, notre hypothèse la donne en établissant la nature, l'origine et l'immortalité de l'esprit, principe de l'intelligence. Elle rend accessible au jugement ce qui paraissait être du domaine exclusif du sentiment et de la foi. Elle est essentiellement morale en faisant ressortir l'impossibilité pour l'être pensant de se soustraire aux conséquences de ses actes. Elle serait capable de produire une grande amélioration sociale si elle était répandue, car elle proclame la nécessité et les avantages de l'effort personnel auquel, bien souvent, on n'attache malheureusement pas toute l'importance qu'il a en réalité.

EDOUARD GUIBAL.

La Xénoglossie (XENOS étranger, GLOSSA langue)

Malgré les nombreux documents consignés dans les annales du psychisme, aucun travail d'ensemble n'a paru encore, résumant les faits de xénoglossie, chapitre de la psychologie relatif à l'intelligence de langues inconnues et à la faculté de les parler.

La xénoglossie a été observée, soit généralement dans la période d'extase de la folie religieuse, soit dans l'intégrité absolue de la raison, chez des médiums en état de transe ou dans l'état normal.

Sans avoir la prétention de résoudre cette étrange question, je me propose de consigner, dans ce travail, un certain nombre de faits authentiques, et d'en chercher une explication rationnelle, dans les données récentes de la psychologie.

La xénoglossie au moyen âge (1)

Observation de Jean Wier

Dans son ouvrage (2), l'auteur rapporte qu'un curé de village voulait délivrer une jeune fille nommée Hélène, qui était démoniaque. « Trompé par les assertions du diable, le pauvre curé, tout indigné, commença par lui parler latin en cette matière, croyant que le diable n'entendait pas son langage. « Si tu as, dit-il, une puissance de passer dans le sang chrétien, sors du corps de cette fille et entre dedans moi. » Le diable incontinent lui répondit en latin et brusquement. »

Observation de J. Wier

Parmi les symptômes d'hystéro-démonopathie d'Amsterdam, décrits par J. Wier, chez trente orphelins de l'hospice de cette ville, nous relevons le passage suivant :

« Ces enfants, dit l'auteur (3), mettoient en avant sans y penser beaucoup de choses qui surpassoyent leur portée et leur âge... Ils parloient en langues étrangères, et savoient ce qui se passoit ailleurs, dans le grand Conseil de la ville. »

Observation du Père Michaelis

Dans l'histoire d'hystéro-démonopathie d'Aix, en 1609, le Père Michaëlis, Grand Inquisiteur en Avignon, reconnut qu'une religieuse du couvent, Made-

(1) Dr Dupouy. *Psychologie morbide.*
(2) J. Wier. *Histoires mémorables de quelques exorcistes.* 1559.
(3) J. Wier. *Histoires, disputes et discours,* 1560.

leine de Mandolx de la Palud, répondait en langue provençale à toutes les interrogations faites en latin. Cela fut corroboré par le Dr Mérindol, qui déclara que cette jeune fille était atteinte d'aliénation mentale, alors que les exorcistes imputaient le fait à l'action du diable Belzébuth et à la complicité de l'aumônier L. Gaufridy, prévenu de sorcellerie.

Observation du Père Thomas

Dans l'épidémie d'hystéro-démonopathie des Ursulines de Loudun, de 1632 à 1639, le Père Thomas, chargé de l'exorcisme d'une possédée, Élisabeth Blanchard, a consigné, dans son rapport, que cette femme répondait en français aux interrogations faites en latin, au prétendu diable qui possédait la malade.

Consultation des professeurs de la Faculté de Montpellier

Dans la consultation demandée en 1652 par les exorcistes de Nîmes aux professeurs de la Faculté de Montpellier, sur la cause diabolique de la démonopathie des religieuses, il fut répondu aux diverses questions posées à ces médecins que rien ne prouvait la réalité de l'intervention d'une puissance diabolique. Parmi les questions posées, il y avait notamment celle-ci : « Aux questions faites en latin la réponse juste en français par les religieuses indique-t-elle la possession diabolique ? »

Observation des Évêques et Députés du roi

Dans la relation de l'épidémie d'hystéro-démonopathie d'Auxonne (1662) transmise par les évêques et députés du roi, nous trouvons, parmi les symptômes observés par eux, les phénomènes de suggestion mentale et de xénoglossie. « Toutes les religieuses du couvent, dit l'évêque de Châlons, tant séculières que régulières, au nombre de dix-huit, avaient le don des langues et répondaient aux exorcistes en latin, faisant parfois des discours entiers de cette langue. »

Xénoglossie chez les convulsionnaires de Saint-Médard

Carré de Montgeron (1), a qui nous devons l'histoire de l'épidémie convulsive de Saint-Médard, en 1727, a constaté parmi les phénomènes observés par lui et par différentes personnes des accès convulsifs suivis d'extase, des hallucinations, de la léthargie, du somnambulisme, de l'anesthésie générale, et la possibilité, pour certains convulsionnaires, « de parler en extase dans les langues étrangères ».

Parmi ces observations, on peut relever les suivantes :

« La demoiselle Lordelat, sœur d'un avocat au Parlement, qui avait depuis

(1) Carré de Mongeron, conseiller au Parlement. *La Vérité des Miracles.*

sa naissance une grande difficulté de s'exprimer, prononçait des discours en langues inconnues, avec toutes les grâces et la facilité possible.

« La demoiselle D... qui n'avait jamais eu de voix chantait dans la perfection des cantiques dans une langue inconnue, et sa musique jetait dans l'admiration tous ceux qui l'entendaient.

« La demoiselle Lordelat chantait aussi dans une langue inconnue tout à fait mélodieusement.

« Une autre convulsionnaire tenait de beaux discours dans une langue inconnue, parlant dans l'attitude suivante : le corps plié en deux en forme d'arc, la tête et le front touchant la terre. »

Possession diabolique de Marthe Brossier
Communication des cinq médecins

La xénoglossie était un phénomène tellement fréquent chez les démonopathes qu'il était considéré comme « un signe certain démoniaque, à tel point que les cinq médecins commis par le cardinal de Gondi pour examiner Marthe Brossier, qu'on soupçonnait de simulation de possession diabolique, conclurent que cette femme était une simulatrice, « n'ayant pu, dirent-ils, répondre en grec et en latin, comme cela se pratiquait alors dans des cas analogues, d'après les préceptes du rituel ».

Mais les frères capucins ayant déclaré qu'elle devait être possédée et exorcisée, une nouvelle commission médicale fut nommée pour examiner cette femme, qui répondit « convenablement aux questions posées en grec et en latin ; et fut par conséquent jugée démoniaque ».

Conclusions de Bodin d'Angers

Sous ce titre : *La démonomanie*, ouvrage publié en 1581 par Bodin d'Angers, procureur du roi à Laon, il est affirmé, par cet ardent auxiliaire de l'Inquisition, que parmi les preuves de la possession des sorciers et des sorcières, « le diable peut parler par leur bouche tous les idiomes connus et inconnus ».

Opinion d'Ambroise Paré

Ambroise Paré, le père de la chirurgie française, a eu le tort d'accepter la thèse démoniaque des inquisiteurs et des procureurs royaux. Il croyait aux actions supernaturelles et incompréhensibles de Satan, et il écrivait, dans ses œuvres, que ceux qui sont possédés des démons « parlent divers langages incognus ».

La xénoglossie moderne

Observation de Miss Laure Edmonds

Une des plus remarquables observations relatées par Aksakof concerne une jeune Américaine, Miss Laure Edmonds, médium très remarquable.

Se rencontrant avec un Grec, M. Evangelidès, cette jeune fille, ne sachant pas un mot de grec, converse pendant des heures entières avec grande facilité avec M. Evangelidès, et apprend à celui-ci des faits tellement précis qu'il reconnaît l'invisible par la bouche de Miss Laure.

Observation de F. Le Vayer

Le Vayer, écrivain et philosophe, membre de l'Académie, a cité le fait d'un officier du nom de Le Fèvre que lui avait signalé M. de Guitaut, capitaine des Gardes du corps. Dans son sommeil Le Fèvre répondait aux questions qu'on lui faisait en des langues qu'il avait toujours ignorées. Ce phénomène fut confirmé par deux Gardes de corps amis de Le Fèvre.

Le Vayer cite encore d'autres faits semblables :

« La femme d'un savetier de Mantoue fut guérie par son médecin d'une affection mélancolique, qui la faisait parler diverses langues.

« Erasme affirme aussi dans son panégyrique de la Médecine, qu'un homme de la ville de Spolète, devenu maniaque, parlait fort bien allemand, sans aucune instruction précédente ; avec cette particularité qu'il n'entendit plus la langue tudesque, aussitôt qu'il fut guéri. »

Le Vayer interprétait ce don des langues, à l'exemple de Platon, comme la conservation par l'homme d'une connaissance virtuelle des différentes langues.

« Ce grand pouvoir de la nature, dit-il, ne se reconnaît jamais visiblement, que quand notre âme, presque séparée de la matière, opère sans le ministère des sens, comme il lui arrive quand elle tombe en extase ; ou que, dans un sommeil extraordinaire, l'imagination demeure libre, il fait des opérations qui passent pour miraculeuses. »

Le Vayer avait l'intuition de notre psychologie moderne.

Opinion du professeur Oxon

D'après les conclusions formulées par M. Oxon, professeur à l'Université, après cinq années d'études sur la force psychique, nous relevons celle-ci : « L'évidence de l'existence de cette force gouvernée par une intelligence, repose sur différents faits, parmi lesquels celui-ci de se servir d'une langue inconnue du psychique. »

Observation du Dr Gibier

Le Dr Gibier, dans ses expérience avec le médium Slade, les a classées d'après les phénomènes psychiques observés par lui. Parmi ceux-ci, il mentionne les « périodes d'extase pendant lesquelles le médium semblait *possédé* par une personnalité psychique autre que la sienne, parlant dans une langue inconnue de lui ».

Observation du Dr Richet

Mme X..., âgée de 35 ans, est une dame du monde, ce n'est donc pas une professionnelle de la médiumnité. Elle fut présentée au Dr Richet par un ami, M. F. Myers.

A la première entrevue, Mme X... perdit à peu près connaissance; et, dans l'état de transe, les yeux fermés, elle écrivit au crayon deux phrases grecques, dont voici la traduction : *La sagesse humaine est peu de chose, et même elle n'est rien. Voici que déjà je vais vous quitter.*

La première phrase, ajoute M. Richet, se trouve dans l'apologie de Socrate, et la seconde à la fin du même ouvrage.

Quelques jours après, Mme X... écrit dans le même état de transe, en présence de M. Richet, cette autre phrase grecque, ainsi traduite : *Salut, je suis le nommé Antoine Renouard. Rendez grâce à Dieu.*

Antoine Renouard, éditeur et bibliophile, était l'arrière-grand-père maternel de M. Richet, dont Mme X... n'avait jamais entendu parler.

Dans une autre séance, Mme X... écrit encore deux phrases grecques. L'une tirée du *Phèdre* de Platon, dont voici le sens : *l'homme qui sait se souvenir des réminiscences est initié sans cesse aux mystères de l'infinie perfection, et seul devient lui-même véritablement parfait.*

L'autre signifie : *Ayez un peu de patience, tout vient à souhait.*

Cette dernière se retrouve dans le dictionnaire de Bysantios. Une autre phrase signifiait : *Quand le soleil est à son levant et à son couchant, l'ombre se projette au loin.*

La communication suivante était une grande page de grec moderne, reproduisant un passage de *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre.

Puis une autre, qui était la traduction en grec de cette phrase de Cicéron : *Græcis licet utare, cum voles si te latinæ forte deficiant.*

Une autre phrase encore est la traduction en grec d'un passage des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Elle est suivie d'une autre, prise dans la dédicace au roi Louis-Philippe de la deuxième édition du dictionnaire de Bysantios et Coromélas, dont la traduction en français serait : *Après avoir conquis par de pénibles travaux son indépendance politique, la Grèce se propose aujourd'hui un nouveau but non moins noble que le premier : elle veut rappeler dans son sein les lumières qui l'avaient jadis couverte de gloire.*

Je laisse de côté plusieurs autres communications non moins intéressantes.

M. Richet cherche quelle explication il faut donner à ces faits. Il établit d'abord qu'il est impossible d'admettre l'hypothèse d'une fraude de la part du médium. Ensuite, Mme X... ne sait pas un mot de grec, ni ancien ni moderne.

Le phénomène doit-il être interprété par l'hypothèse de la mémoire inconsciente, se demande M. Richet. « Ce serait alors, dit-il, d'après les données, tout à fait inacceptable. Il faudrait admettre l'extension prodigieuse, inouïe, invraisemblable, qui serait donnée à la mémoire humaine. » Et il en arrive à cette conclusion que le fait est inexplicable.

Le Dr Hun a publié dans un journal médical anglais, le *Quaterly*, le cas d'une jeune fille de 13 ans, muette, pouvant avec peine prononcer les mots : papa et maman. Tout à coup elle se mit à parler avec une volubilité extraordinaire, mais dans une langue inconnue, n'ayant aucun rapport avec l'anglais.

M. H. Constant a observé une jeune fille, somnambule lucide, qui ne savait pas d'autre langue que le français qu'elle parlait d'ailleurs assez mal. Endormie, elle parlait et écrivait l'anglais et l'allemand, avec une élégance, un charme, révélant l'éducation la plus soignée et l'esprit le plus érudit.

D'après Aksakof et d'autres psychologues, existerait-il une conscience intérieure, indépendante en apparence de la conscience extérieure, et qui serait douée d'une volonté et d'une intelligence qui lui sont propres, ainsi que d'une faculté de perception extraordinaire ? Cette conscience intérieure serait inconnue de la conscience sensorielle, les deux consciences n'agissant pas toujours simultanément. Chacune, possédant son individualité, représenterait l'activité psychique de l'homme.

En d'autres termes, la conscience sensorielle serait liée à notre existence terrestre et n'aurait que l'acquis obtenu dans celle-ci. La conscience intérieure beaucoup plus puissante posséderait l'acquis de la conscience sensorielle, et en plus les acquis accumulés de vies précédentes plus ou moins nombreuses, avec la faculté de réminiscence, à laquelle croyaient les grands philosophes de l'antiquité.

Cette interprétation des phénomènes de xénoglossie n'est pas la seule qu'on puisse invoquer. Une autre consiste dans la possession du médium par une personnalité psychique autre que la sienne, parlant une langue inconnue de lui, ou discourant sur des questions incompatibles avec ses connaissances acquises.

Ces deux interprétations ne sont pas en contradiction avec nos données spiritualistes, et l'une et l'autre peuvent être acceptées, sans qu'il y ait opposition entre elles.

A ceux qui les jugeront impossibles ou invraisemblables, au nom du posi-

tivisme classique, je ne puis leur répondre que par cette pensée de Michel Montaigne :

Combien il y a des choses peu vraysemblables témoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons être persuadez, au moins les fault-il laisser en suspens. Car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de sçavoir jusques où va la responsabilité.

Dr EDM. DUPOUY.

AU MATIN

Je relève le défi de M. Caroly

Le *Matin* est bien bon d'accueillir les vagues contestations de M. Caroly et d'appeler cela un défi.

Depuis soixante ans les phénomènes dont il demande la preuve ont été soumis à tous les contrôles imaginables et le phénomène se produisait quand même.

J'offre 10.000 francs (*dix mille*) à M. Caroly pour qu'il reproduise le phénomène si constamment fraudé selon lui. Le soulèvement de la table a été constaté à l'Institut Général Psychologique, M. Caroly n'aura qu'à le répéter sous les mêmes conditions de contrôle. Exemple :

— Extrait du rapport ; page 437 : Les volets des deux fenêtres de la salle d'expériences sont ouverts (Contrôleurs : à gauche, M. Youriévitch ; à droite, M. d'Arsonval).

Eusapia demande si M. Bergson (qui est en dehors de la chaîne) voit ses deux genoux.

M. Bergson. — Très bien.

La table est soulevée des quatre pieds brusquement.

M. Youriévitch. — Je suis sûr de n'avoir pas lâché sa main.

M. d'Arsonval. — Moi aussi.

Je pourrais citer quarante passages plus probants et ceci se passe en plein jour. Passons maintenant aux séances obscures.

J'offre encore 10.000 francs à M. Caroly s'il peut, par fraude, et dans les mêmes conditions de contrôle, obtenir un soulèvement des quatre pieds, dont on prendra la photographie au magnésium, sans que la fraude soit apparente. L'épreuve ainsi obtenue devra être analogue à celles qu'a publiées M. le colonel de Rochas, dans son beau livre sur *l'extériorisation de la motri-*

cité, page 46 de l'édition de 1906, ou bien celle publiée à la page 342, ou bien celle du rapport de l'Institut Général, planche XIV.

Comme tous ces phénomènes selon la croyance de M. Caroly ont été obtenus par la fraude, un refus de sa part prouverait qu'il ne serait qu'un pauvre petit prestidigitateur ignorant encore le mode opératoire des faux médiums.

Comment ne comprend-on pas que des contestations de ce genre sont sans issues. Il n'y a que les résultats positifs qui comptent ; si, au cours d'une séance, on obtient un phénomène décisif, le sceptique s'en tirera toujours en épiloguant sur d'autres incidents très douteux, car le sceptique est comme les grands criminels, il n'avoue jamais.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

L. CHEVREUIL.
13, rue Boissonade. Paris, XIV^e^.

Vers la Fédération Spirite française

Il nous paraît intéressant d'attirer l'attention sur un grand projet dû à l'initiative de la « Société française d'Études des Phénomènes psychiques » ayant actuellement son siège social, 57, faubourg Saint-Martin, à Paris.

Cet important groupement, dont M. Gabriel Delanne, l'écrivain spirite bien connu, est le président, a jugé opportun de faire un effort pour arriver à grouper ultérieurement tous ceux qui s'efforcent de donner à la philosophie kardéciste un nouvel essor.

Dans ce but, il a été fondé une société civile ayant pour objet, soit l'acquisition d'un terrain bien situé et la construction d'un immeuble, soit, de préférence, l'achat d'une maison qui serait aménagée pour être louée partiellement à la Société française d'études des phénomènes psychiques.

Le capital social a été fixé à 300.000 francs, et divisé en 3.000 actions de 100 francs, payables un quart à la souscription, et le surplus, aux époques qui seront déterminées par le Conseil d'administration.

La Société immobilière autonome « Le Dolmen Celtique » sera administrée par un Conseil nommé en Assemblée générale.

La nouvelle société a déjà reçu des souscriptions qui atteignent 200.000 fr. (deux cent mille francs), et des concours certains lui sont encore promis.

Quelques personnes cependant se sont étonnées de ne point voir « Le Dol-

men Celtique » avec son capital entièrement réalisé en un court espace de temps.

Nous avons le devoir de rassurer un peu tout le monde sur le sort de l'entreprise, et de donner quelques explications complémentaires qui fixeront définitivement ceux qui ont bien voulu s'intéresser à ce projet.

En effet beaucoup de souscripteurs éventuels d'actions du « Dolmen Celtique » se trouvent dans la nécessité d'ajourner leurs versements. La réalisation de leurs promesses reste subordonnée à la hausse des cours sur le marché financier mondial, car le fait saillant de ces derniers mois a été la faiblesse prononcée de toutes les valeurs, y compris la rente française.

Depuis le commencement de l'année le recul est considérable, et il faut remonter à vingt-quatre ans en arrière, en 1889, pour trouver des cours aussi bas que ceux pratiqués en ces derniers temps.

Les valeurs industrielles les plus solides, et habituellement les plus fermes, n'ont pas même échappé à la baisse. Il est concevable, par conséquent, qu'une certaine hésitation se fasse jour, quand il s'agit de vendre ou d'acheter des titres quelconques. Ces opérations, pourtant courantes en des temps moins agités, peuvent en ce moment, et probablement pendant quelque temps encore, entraîner un déficit fort appréciable. Il est sage d'attendre que la situation politique internationale soit moins troublée et qu'un courant plus optimiste vienne influencer favorablement tout le marché financier.

D'autre part, dans la fondation d'une Société comme le « Dolmen celtique », il est essentiel d'aller lentement si l'on veut aller sûrement ; il est indispensable aussi de s'entourer de toutes les précautions voulues pour la sauvegarde des fonds déjà versés et des intérêts à payer. Il est nécessaire de ne prendre que des décisions absolument et entièrement conformes au droit le plus strict, qui doit toujours régir les opérations financières d'une telle entreprise.

Une Société qui, nouvellement formée, possède déjà un capital de 200.000 francs, peut attendre avec confiance quelques semaines, quelques mois même, si cela est nécessaire, que des circonstances favorables lui permettent de s'édifier sur des bases solides. Une précipitation, une hâte quelconques, pourraient lui être préjudiciables, et il est de toute nécessité d'éviter soigneusement le plus petit écueil.

Les organisateurs du « Dolmen celtique » s'efforceront donc d'activer, autant que possible, la réalisation du fonds social, mais ils s'efforceront aussi de concilier l'intérêt général avec tous les intérêts particuliers, et ils se tiendront constamment à la disposition des souscripteurs pour leur donner tous renseignements utiles et leur faciliter les transactions financières qu'ils pourraient avoir à opérer.

Et c'est ainsi que grâce à la bonne volonté, à la patience, à la confiance de chacun, le Comité est assuré de mener à bien la tâche qu'il a entreprise et dont le succès ne fait point de doute.

Que tous ceux qui se sont intéressés à la fondation du « Dolmen celtique » prennent un peu patience, qu'ils s'inspirent de toute la prudence commandée par la situation politique internationale actuelle, qu'ils soient assurés de la fin du conflit balkanique avec ses atroces tueries, qu'ils fassent des vœux pour que les nations belliqueuses s'assagissent, et bientôt il sera possible de pouvoir réaliser solidement, en France, ce que nos frères en croyance rêvent de réaliser depuis plusieurs années : « La Fédération spirite française ».

Les spirites français ont le grand honneur, mais aussi la tâche délicate d'avoir à préparer le Congrès international de spiritisme qui aura lieu à Paris en 1916. Il faut qu'à cette époque les spirites, qui viendront de tous les points du globe, puissent trouver à Paris, cette capitale des sciences, une organisation spirite qui réponde à tous les desiderata.

Le « Dolmen celtique » sera l'assise fondamentale sur laquelle s'appuiera la Fédération. Son développement s'affirmera au fur et à mesure que les bonnes volontés viendront lui donner de nouvelles forces pour faire triompher la philosophie kardéciste ; il pourra donner alors à celle-ci une nouvelle impulsion, à la fois morale et scientifique, pour continuer et agrandir l'œuvre féconde du Maître Allan Kardec.

PAUL BODIER.

Les personnes qui désireraient de plus amples renseignements sont priées de s'adresser aux membres du Comité ci-après désignés, dépositaires des statuts, et demeurant à Paris :

MM.

Delanne, 40, boulevard Exelmans ;
Chevreuil, 13, rue Boissonade ;
Philippe, 62, rue La Boëtie ;
Thureau, 36, boulevard Ornano.

Société d'Étude et de Contrôle des Phénomènes Psychiques de Carcassonne

Nous recevons de M. Maurice Don de Cépian, président de cette société, l'appel suivant que nous sommes heureux de reproduire ici.

Le grand courant qui se dessine depuis un demi-siècle dans le monde en renouvelant les révélations antiques dans ce qu'elles avaient de pur et d'élevé a frappé plusieurs d'entre nous. Les mystérieuses lois de la nature qu'un positivisme facile rejette dans l'Inconnaissable excitent les recherches de tous les grands penseurs. Plus d'un parmi les sommités de la science ont trouvé, en dehors des spéculations philosophiques dont la fragilité déconcerte souvent la raison, la réponse aux multiples et angoissantes questions soulevées par le problème de la destinée des êtres. Des faits réels et contrôlés ont permis de poser des règles immuables là où d'obscures théories ballottaient l'esprit humain dans le pessimisme le plus affligeant.

Les croyances de l'Antiquité, les conceptions philosophiques des Socrate, des Platon, des Aristote et de tous les grands Initiés de la Grèce, reparaissent et viennent, à travers les crises du paganisme et du christianisme décadent, réconforter de leur morale intuitive la pauvre humanité desséchée par le vent du matérialisme.

Une philosophie expérimentale a déjà formulé son code au sein des peuples civilisés; les grandes lois de l'Univers, dont les effets ont été étudiés avec tant d'éclat par la science, découvrent peu à peu les raisons de leur implacable et inflexible nécessité; l'enchaînement des faits, les preuves expérimentales tendent à expliquer l'enchaînement des êtres à travers les Mondes et l'Eternité; la nature se laisse dominer par notre soif de savoir, de comprendre et d'admirer ce qu'elle offre de sublime aux yeux du penseur. Elle ouvre ses larges flancs et nous permet de scruter sa vie, ses desseins et son éternelle harmonie. Les horizons s'éloignent, le cercle étroit de nos connaissances s'élargit et partout la grande énigme soulève le coin du voile.

Tout ce que le monde entier compte de penseurs et de savants ne dédaigne plus l'étude de ces phénomènes qui sont comme autant de fenêtres s'ouvrant sur l'Immortalité et tous déclarent, même les négateurs, qu'on ne résout pas ces hautes questions par un haussement d'épaules ou par l'ironie.

Une science qui a pour représentant : en Angleterre William Crookes, le savant universellement connu, Russel Wallace, Sir John Lubbock, de la société royale, A. de Morgan, Président de la Société mathématique de Londres, Sir Oliver Lodge, Recteur de l'Université de Birmingham, le célèbre

publiciste et pacifiste William Stead ; en Allemagne, l'astronome Zœllner ; en Italie le professeur Lombroso, de l'Université de Turin, célèbre dans le monde entier pour ses travaux d'anthropologie criminaliste ; en Russie Aksakoff ; en France le colonel de Rochas, Gabriel Delanne, Léon Denis, le Dr Paul Gibier et tant d'autres ; une science qui, disons-nous, compte autant d'illustrations, ne peut que nous encourager à suivre la trace de ces pionniers qui n'ont pas craint d'abandonner leurs préjugés scientifiques pour se soumettre aux lois que des faits indéniables ont révélées.

* * *

Que sont ces preuves qui témoignent d'après l'affirmation de milliers de personnes de l'Immortalité de l'âme ? Devant les révélations de l'Au-Delà qui attestent avec une étrange force l'existence des liens réels entre le monde des vivants et celui des morts allons-nous rester impassibles et étrangers à des questions qui nous importent si fort ? Ne devons-nous pas à notre tour entrer résolument dans le monde des intellectualités d'élite qui ne bornent pas la vie à la matérialité de l'existence et qui veulent par tous les moyens, dont leur raison dispose, pénétrer le sens profond des mystères d'outre-tombe ? Et qui a-t-il de plus sensé que l'effort d'un être pour arriver à déterminer ce qu'il est, d'où il vient et où il va ?

Hélas ! les hommes sont des forces qui s'ignorent cherchant à peine à se connaître, préférant une indolence coupable à la superbe envolée qui leur permettrait l'étude raisonnée de leur structure morale. Si chacun écoutait la voix intérieure, cette voix qui s'appelle conscience et qui, aux heures de solitude, le poursuit vengeresse ou maternelle, le caressant dans son malheur ou le maudissant dans son crime il comprendrait que l'homme *intérieur* est supérieur à l'homme *extérieur*.

Songeons que nous ne sommes rien que des atomes, que des condensations aussitôt désagrégées et qu'il faut chercher en dehors du mécanisme de notre être physique la raison de notre existence.

Où prenons-nous la vie ? Où prenons-nous la forme? Où empruntons-nous la substance qui d'un atome fait un homme, qui d'une monade inconsciente fait une âme lumineuse et pure ?

Il est possible d'envisager ces questions autrement que par une discussion souvent stérile, toujours dépourvue d'arguments décisifs ; personne ne peut nier la réalité des phénomènes psychiques, les plus passionnés détracteurs ne le peuvent plus eux-mêmes ; pourquoi n'étudierons-nous pas ces phénomènes en nous constituant en groupe d'étude et de contrôle, où seraient observés scrupuleusement les mille faits que les expériences de ce genre soumettent à notre examen ?

Comme vous nous sommes préoccupés par le mystère devant lequel s'ar-

rète épouvantée l'intelligence humaine ; comme vous nous savons que des savants d'une notoriété mondiale ont étudié les phénomènes d'outre-tombe avec toutes les garanties d'une expérimentation scientifique ; comme vous nous voulons approfondir une science qui ouvre de si larges horizons à la pensée et c'est pourquoi nous vous disons : « Groupons-nous pour voir, pour comprendre, pour étudier, pour discuter, pour proclamer enfin avec le plus de certitude possible le résultat de nos patientes recherches, fruit de nos efforts communs. »

Nous vous convions à cette tâche noble et sainte à la fois et nous nous permettons de faire appel à votre sincérité et à votre loyalisme scientifique. Le groupement que nous avons l'ambition de créer ne sera ni le refuge d'une philosophie nouvelle, ni le sanctuaire d'une religion ; point de dogmatisme, point de formule étroite, point de credo à subir, liberté pour chacun de donner à sa pensée l'essor qu'elle sollicite pourvu que tous, sans distinction de croyances, nous soyons pénétrés du devoir sacré qu'est la tolérance et le respect des idées d'autrui.

Songeons que l'avenir des peuples dépend des efforts faits dans le sens d'une morale plus haute et plus vraie que le néantisme dont les sociétés se meurent ; contribuons par une collaboration étroite à faire pénétrer la science dans un domaine qu'elle ignore et qui lui appartient.

Telle est notre mission, tel est le but que nous vous proposons en vous conviant de toute notre âme à répondre à notre appel en vue d'un effort collectif dans une pensée commune vers la recherche de la vérité.

LE BUREAU.

Carcassonne, le 13 avril 1913.

La Société d'Études Psychiques de Nice

Le premier Bulletin de cette intéressante et active société a fait son apparition depuis quelque temps déjà et trois nouveaux numéros nous ont été adressés sans que les nécessités de l'insertion nous aient permis de joindre nos éloges aux félicitations que la Presse spiritualiste entière a adressées aux fondateurs de cet organe pour sa parfaite ordonnance et son intérêt qui en font un modèle dont pourront s'inspirer les centres psychiques désireux d'imiter le groupe spiritualiste Niçois.

Le nombre de ses collaborateurs choisis parmi les maîtres des différentes écoles du spiritualisme lui permettra d'avoir une mine toujours riche d'articles, de mémoires, de comptes rendus intéressants pour la satisfaction de ses lecteurs et la diffusion des idées qui nous sont chères.

Bien volontiers, nous joignons nos souhaits de très longue vie au concert

de louanges de nos confrères et formons des vœux pour que la *Société d'Études psychiques de Nice* édite fort longtemps cet organe de propagande.

La situation des groupements psychiques est, en général, assez précaire ; combien en avons-nous vu qui, après une période plus ou moins longue d'activité, ont sombré lamentablement.

L'attrait du mystère, de l'inconnu, les avait souvent créés et ceux qui n'ont pas su voir toute la morale qui se dégage de nos études et la grandeur du but à atteindre se sont fatigués de piétiner toujours dans les mêmes expériences, ne donnant qu'une faible satisfaction à leur curiosité.

Nice a pu faire exception à cette regrettable situation. Nice, la reine de la Côte d'azur, la ville des fêtes *diurnes* et *nocturnes* a vu cependant créer dans son sein, depuis neuf ans, une société d'*Études Psychiques*. Comment a pu se produire ce singulier phénomène dans une telle ambiance, au milieu de cette vie superficielle qu'il est convenu d'appeler la haute vie (?), parmi ces êtres constamment affolés par la course aux plaisirs de toutes sortes? Comment, non seulement cette société a-t-elle pu se former, mais prospérer si bien, qu'aujourd'hui, elle compte environ 80 membres, lesquels sans soucis des multiples attractions qui les entourent, s'occupent assidûment d'études aussi absorbantes que celles qui, si fortement, nous intéressent?

C'est peut-être grâce à *Léon Denis* que ce joyau de la Méditerrannée put ajouter ce charme grave à sa couronne de frivolités. Il y a environ neuf années, l'infatigable apôtre du *spiritualisme spirite*, donna en cette ville, une de ses magnifiques conférences qui lui attirent les foules ; une demi-douzaine de personnes que ces questions transcendantales passionnaient, convinrent alors de se réunir pour approfondir ensemble ces mystérieux problèmes; à elles, s'en adjoignirent quelques autres, si bien que l'idée leur vint de fonder un groupement pour l'étude de ces questions qui les intéressaient si fortement. L'idée était plutôt ardue ; mais, devant la grandeur du but à atteindre, les difficultés éperonnaient ces vaillants cœurs. Et ils y mirent un si beau courage que ces difficultés furent bientôt vaincues.

Les membres fondateurs qui, pour la plupart, forment encore actuellement le bureau, et qui ont à leur tête un président qui, toujours sur la brèche, ignore par son incessant dévouement, le *demi*-don de lui-même, rivalisent tous de zèle, convaincus qu'ils sont que la diffusion des idées spiritualistes pourra seule dégager la vérité de l'erreur matérialiste, ivraie envahissante, plus terrible qu'un chancre et qui détruit tout bon grain sur son passage. Cette société, elle aussi, a des attractions, ayant eu la bonne fortune d'intéresser à leurs efforts quelques *leaders*, et non des moindres, du Psychisme sous toutes ses formes : tous les hivers, viennent tour à tour les Gabriel Delanne, Colonel Comte de Rochas, Sédir, Phaneg, etc., etc., dont les paroles vibrantes, en même temps qu'elles élèvent l'esprit, élargissent le cœur.

Enfin, à ces précieuses recrues, s'ajoutent parfois des médiums qui ne sont pas moins intéressants avec leurs expérimentations.

Oui, quoi qu'en pensent ceux qui ont fait un dieu de la matière — Peuple ou individu, l'homme ne vit pas seulement de pain — ; les besoins de l'âme existent tout comme ceux du corps, et, quoiqu'ils semblent moins exigeants, ils s'imposent plus impérieusement. C'est donc entre l'esprit néantiste et celui qui, fermement, soutient les droits de l'âme, que la lutte est engagée depuis longtemps ; évidemment l'issue de ce combat entre le *To be, or not to be* de l'âme, n'est pas douteuse ; mais pour avoir la victoire, il ne suffit pas de palabrer à perte de salive ; il faut surtout agir ; c'est pourquoi nous tenons ici, puisque s'en présente l'occasion, à payer un juste tribut à ces *groupements* qui se font de plus en plus nombreux dans les grands centres où ils essaiment çà et là, comme de laborieux *convents* d'abeilles ; c'est un peu — — peut-être beaucoup grâce à leur patience dans la persévérance, que le *spiritualisme spirite* est sorti de l'ornière, car ils ont puissamment aidé à sa diffusion dans le monde de la science : ces penseurs étant pour la plupart des intellectuels, dans l'acception stricte du mot, apportant à œuvrer, un talent tout à la fois analytique et synthétique qui produit parfois de lumineuses clartés, mais, si déjà, beaucoup de savants, et à leur suite — naturellement — beaucoup de journalistes ne crient plus *haro, haro* sur le spiritisme, s'ils ont enjambé la barrière qui nous séparait bien autrement que le mur de la Chine, s'ils s'en occupent, ma foi même assez activement, pour le présent, c'est infiniment trop insuffisant encore pour assurer l'avenir que nous pressentons radieux ; pour y parvenir, en méditant les paroles du sage Indien qui veut que l'homme prêche d'exemple en devenant semblable au bois de santal qui embaume la hache qui le frappe, efforçons-nous de mettre nos actes à l'unisson de notre enseignement et le spiritualisme un jour, finira par conquérir toute la terre !

NIADE.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE NANTES

Nous sommes heureux d'annoncer qu'à peine installé à Nantes, où il s'est retiré depuis très peu de temps, notre excellent collaborateur M. Rouxel s'est empressé d'offrir aux spirites de la région le concours précieux de sa longue expérience et de ses conseils pour l'organisation d'un nouveau centre spirite.

Cette société est dès maintenant fondée et son programme arrêté.

Le mouvement qui porte en ce moment les sociétés et groupes spirites à se multiplier, est de très bon augure et mérite d'être encouragé.

Que toutes ces sociétés et tous ces groupes n'aient qu'une même bannière : la Fraternité ; qu'un même but : le Progrès spiritualiste et notre spiritisme

pourra prendre enfin parmi les philosophies et dans les nations qui travaillent au relèvement de la morale sociale la grande place à laquelle il a droit.

Importante Communication du Bureau

du 2e Congrès Spirite universel de Genève

(Mai 1913)

Résolution votée dans la séance du lundi 12 mai (après-midi)

Le Congrès spirite de Genève (1913), justement ému de la publication de la brochure sur *L'Eucharistie*, des controverses qu'elle a suscitées et des fâcheuses interprétations auxquelles elle peut donner lieu en jetant le discrédit sur notre morale et sur nos réunions, tient à dégager la doctrine spirite de toute solidarité avec des théories qu'il réprouve et condamne, et dont il laisse à l'auteur l'entière responsabilité.

Angleterre : Pour la *National Spiritualist's Union :* Sig.) Hanson G. Hey. Pour la *London Spiritualist's Alliance :* (Sig.) E. W. Wallis. — Brésil : Pour la *Fédération Spirite brésilienne :* (Sig.) Léon Denis. — Danemark : Pour la *Dansk Spiritist Alliance :* (Sig.) J. van Geebergen. — Espagne : Pour la *Fédération Spirite Espagnole :* (Sig.) Léon Denis. — Etats-Unis d'Amérique : Pour la *National Spiritualist's Association :* (Sig.) Thos Grimshaw. — France : Pour la *Société Française d'Etude des Phénomènes psychiques :* (Sig.) G. Delanne, E. Philippe, Thureau. Pour la *Société Psychique de Bordeaux* : (Sig.) Lajoanio. Pour la *Fédération Spirite Lyonnaise :* (Sig.) J. Solam. Pour les *Spiritualistes modernes de Lyon :* (Sig.) S. Peter. Pour la *Société d'Etudes psychiques de Nice :* (Sig.) Edward Troula. Pour la *Société Spirite de Toulouse :* (Sig.) Léon Dénis. Pour le *Groupe Spirite de Tours :* (Sig.) Léon Denis. Pour les *Néo-Chrétiens :* (Sig.) A. Valabrègue. — Suisse : Pour la *Société d'Études psychiques de Genève :* (Sig.) J. Buclin, J. Glardon, A. Pauchard, Alf. Testuz, G. Wolfrum.

Ont adhéré a la Résolution :

Norvège : Pour la *Société Benjamin Franklin :* (Sig.) B. Torstenson. — Pays-Bas : Pour la *Brœderhoud Harmonia :* (Sig.) A. de Koning-Nierstrasz, J. S. Gœbel. — Suède : Pour la *Spiritistika litteratur foreningen :* (Sig.) Maria von Bergen.

MM. Faikin et Wibin, délégués de la *Fédération Spirite Belge*, se sont abstenus.

M. le Ch. Le Clément de Saint-Marcq (auteur de la brochure), a voté contre.

AVIS IMPORTANT. — Le siège du bureau international a été transféré à Paris. Adresse provisoire : M. Gabriel Delanne, 40, boulevard Exelmans, Paris.

PROCHAIN CONGRÈS RELIGIEUX

Dans le courant du mois de juillet, il se tiendra à Paris, sous la présidence de M. Emile Boutroux, l'illustre philosophe, membre de l'Académie française, un congrès religieux, destiné à concilier la science et la foi.

De nombreux délégués orientaux prendront part à ce congrès. M. Edouard Schuré est convié à y représenter l'ésotérisme théosophique.

Y fera-t-on une petite place à la doctrine spirite ?

NÉCROLOGIE

Nous venons d'apprendre le décès de Mme Marie-Thérèse Delibouton, mère de M. Quinet, l'éditeur de la Revue *La Vie d'Outre-Tombe* à Jumet (Belgique) et actuellement du *Progrès Spirite* fondé par M. Laurent de Faget et dont M. Quinet devient rédacteur en chef. Les funérailles spirites, ont été célébrées le jeudi 24 avril écoulé à 10 h. 1/2 du matin à Jumet-Gohissart.

Nous offrons nos meilleures pensées à la défunte et nos sympathies bien fraternelles à M. Quinet et à sa famille.

M. Boyer, vice-président de la *Société française* d'étude des phénomènes psychiques s'est désincarné le 1er mai dernier à l'âge de 75 ans. De nombreux amis l'accompagnèrent au Père-Lachaise où suivant ses dernières volontés, son corps fut incinéré.

Adepte de la première heure, fort dévoué à la propagation du Spiritisme, M. Boyer fut un des pionniers de la nouvelle science qui par leur inlassable ardeur ont aidé le spiritisme à prendre le rang qu'il occupe aujourd'hui.

Nous présentons à sa famille nos sentiments de sympathie et de condoléance.

FAITS DIVERS

Dimanche 8 juin dernier, place des Vosges, à la maison de Victor Hugo, une de nos plus dévouées sœurs en croyance, Mlle Amélie Désormeaux, le grand professeur de déclamation, s'est fait entendre dans l'admirable poésie de son grand Maître « Booz endormi » et « Religio ». Elle a eu un succès merveilleux.

Le 21 juin, dans la grande salle des Sociétés Savantes, sous les auspices de la Propagande initiatrice fondée par Mme de Bézobrazow, se réunissait le groupe féministe d'Études Ésotériques, dans un but d'union qui ne peut que servir la cause spiritualiste.

M. Albert Jounet, directeur de l'alliance spiritualiste, présidait la séance où Mme Renooz a pris également la parole pour saluer la « Barque d'Isis » qui venait d'inspirer à l'éminente conférencière ces mots de la fin :

« Frappée par l'évidence des rapports qui existent entre le cycle isiaque et la Renaissance féministe et spiritualiste moderne, je ne crains pas de vous montrer, sur le sombre chaos de la mer sociale où tout est devenu indistinct, la barque presque invisible à force d'être submergée dans la nuit du passé. Elle semble n'être plus qu'une vision éphémère ; tout ce qu'elle porte pour étancher la soif des intelligences paraît oublié ; mais elle conserve son fanal, rayon lumineux, promesse d'une prophétie indubitable ; elle conserve une orientation : la Tradition, une boussole, la Science, un pilote : la Foi. »

M. Gaston Chaplot a très bien dit une des poésies du recueil des Conférences initiatiques de Mme de Bézobrazow, le *Renouveau*. L'auteur et l'interprète ont été fort goûtés et applaudis ; et ainsi chacun des Membres du Bureau de la Propagande initiatrice a apporté sa note très personnelle à une réunion suivie par l'auditoire avec une attention tout particulièrement flatteuse.

L'abondance des matières ne nous a pas permis de commencer aujourd'hui la publication des *Lettres de l'Invisible* de notre collaborateur M. Dubois de Montreynaud.

Cette publication commencera prochainement, et sera continuée jusqu'au moment où ces lettres seront réunies en un volume que nous nous empresserons de mettre à la disposition de nos lecteurs qui ne manqueront certainement pas de leur faire le meilleur accueil.

Le dernier ouvrage de Mme Beauchamp « Etudes Intuitives » sera envoyé à titre gracieux à tous nos abonnés qui en feront la demande au bureau de la Revue.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS IMPORTANT. — Nous ouvrons pour nos abonnés à la page 10 (*blanche*) des annonces, un service gratuit de Petite Correspondance, réservé à l'échange d'utiles mais brèves communications entre les abonnés et la Revue ou entre les abonnés eux-mêmes, ainsi qu'aux demandes de renseignements, propositions d'achat et d'échange de livres, objets divers, etc. etc.

Pensée du mois d'août

Mes frères, nous ne devons pas prier de la bouche seulement ; mais du fond du cœur, et prier surtout par nos actes. La plus fervente des prières adressée à Dieu ne vaut pas le verre d'eau donné au pauvre en son nom. Combien invoquent Dieu et font appel avec une ardente foi à sa toute puissante bonté, qui ne savent pas prier par la pratique du bien et de la charité. (Les instructions du Pasteur B...)

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN